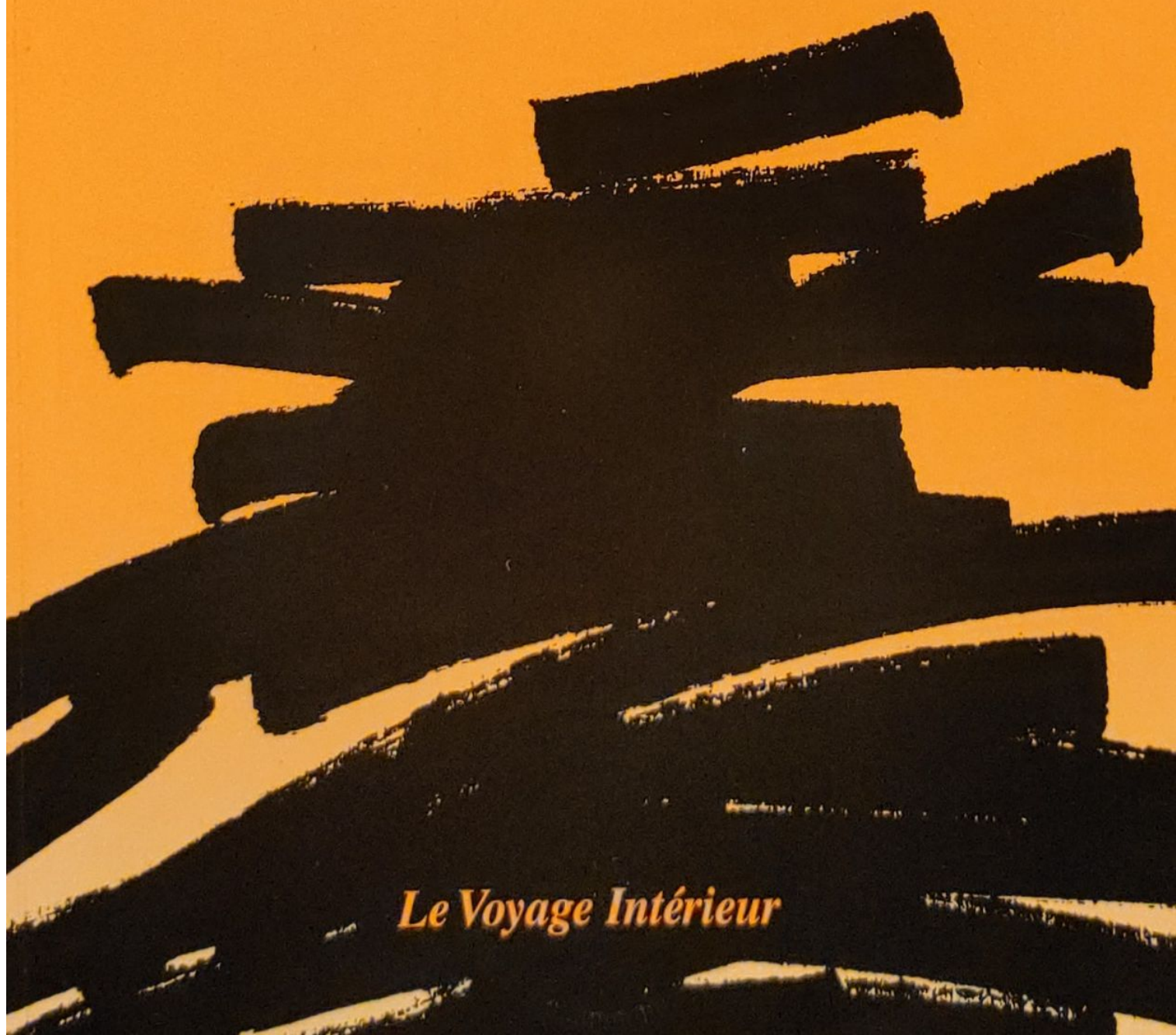


Osho Rajneesh

LA MORT

L'ULTIME ILLUSION



Le Voyage Intérieur

LA MORT

L'ULTIME ILLUSION

OUVRAGES PUBLIES PAR LE VOYAGE INTERIEUR

Parus :

d'Osho Rajneesh :
LES MOTS DU SILENCE
ZEN, RETOUR A LA SOURCE
TECHNIQUES DE MEDITATION, GUIDE PRATIQUE
TAROT DE RAJNEESH (livre et jeu)
TECHNIQUES ESOTERIQUES SECRETES
LES SECRETS DE SHIVA
LE SUTRA DU DIAMANT
MON CHEMIN, LE CHEMIN DES NUAGES BLANCS
MOURIR ET RENAITRE
MEDITATION, LA CONNAISSANCE DE SOI
UNE TASSE DE THE
TANTRA, LE CHANT ROYAL DE SARAHA vol. 1 & 2
LA MORT, L'ULTIME ILLUSION
DU SEXE A LA CONSCIENCE DIVINE

de Jan Foudraine :
KRISHNAMURTI, RAJNEESH, C.G. JUNG

de Mario Montano :
RIDER TAROT, INTUITION ET INCONSCIENT

de Tosca Tetteroo :
PIERRES ET CRISTAUX (santé, chakras, zodiaque)

A paraître :

d'Osho Rajneesh
L'HARMONIE INVISIBLE
VIENS, SUIS-MOI (nouvelle édition complète)

de Barène
HATHA-YOGA : VOIE D'EVEIL

Traduit de l'anglais par Anand Raji
Couverture : Gérard Pétré
Réalisation technique : Elisabeth & Rémi Grover
Edition originale anglaise : DEATH : THE GREATEST FICTION
© O.I.F. Foundation, Zurich, Suisse, 1988
Edition française : LA MORT, L'ULTIME ILLUSION
© Le Voyage Intérieur, 1988
B.P. 168 - 75665 Paris Cedex 14
Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés.
ISBN : 2-907554-01-8

Osho Rajneesh

1

LA MORT

L'ULTIME ILLUSION

Deuxième édition



Le Voyage Intérieur

CHAPITRE

1

**LA MORT
EST LA SEULE CERTITUDE
QUE NOUS AYONS
DANS LA VIE**

Arrête la roue!

Le père de ma mère tomba brusquement malade. Sa mort était prématurée. Il avait à peine cinquante ans, peut-être moins, peut-être était-il moins âgé que moi-même en ce moment. Ma grand-mère avait tout juste cinquante ans, elle était au faîte de sa jeunesse et de sa beauté.

J'ai demandé à ma grand-mère: « Le voilà mort. Tu l'aimais. Pourquoi ne pleures-tu pas? ». Elle répondit: « A cause de toi. Je ne veux pas pleurer devant un enfant — quelle femme c'était! — et je n'ai pas envie de te consoler. Si je me mets à pleurer, tu vas évidemment pleurer aussi; et alors, qui consolera qui? »

Il faut que je vous décrive la scène. Un char à bœufs nous transportait du village de mon grand-père vers la ville où habitait mon père, où se trouvait le seul hôpital de la région. Mon grand-père était gravement malade — il était non seulement malade, il avait aussi perdu conscience, il était quasiment dans le coma. Nous étions seuls tous les trois dans ce char à bœufs. Je comprends la compassion de ma grand-mère à mon égard. Le mari qu'elle adorait était mort et elle ne pleurerait pas, à cause de moi — parce que nous étions seuls; il n'y avait personne d'autre qui aurait pu me consoler.

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

Je lui dis : « Ne t'en fais pas. Si tu peux retenir tes larmes, je peux le faire, moi aussi ». Et, croyez-le ou non, l'enfant de sept ans que j'étais ne pleura pas.

Ma grand-mère était stupéfaite. « Tu ne pleures pas ? ».
Je lui dis : « Je ne veux pas te consoler ».

Nous formions un groupe étrange dans ce char à bœufs. Bhoora conduisait. Il savait que son maître était mort, mais évitait de regarder à l'intérieur du véhicule, même en un tel moment, parce qu'il était le seul serviteur et n'avait pas à se mêler de nos affaires privées. Voici ce qu'il me dit : « La mort est une affaire privée ; comment aurais-je pu regarder ? J'avais tout entendu, de mon siège. J'avais envie de pleurer, j'aimais tant cet homme. Je me sentais comme un orphelin. Mais je ne pouvais pas me retourner, il ne me l'aurait pas pardonné ».

Une drôle de troupe. J'avais Nana* sur les genoux. J'étais un enfant de sept ans face à la mort, non pas pour quelques secondes, mais durant vingt-quatre heures. Il n'y avait pas de route, le voyage était éprouvant. Cela nous a pris vingt-quatre heures... et mon grand-père se mourait lentement. Je le sentais mourir, je voyais le grand silence de la mort.

J'ai eu la chance d'avoir ma Nani** près de moi. Sans elle, j'aurais peut-être manqué la beauté de la mort, car l'amour et la mort se ressemblent tellement, c'est peut-être la même chose. Elle m'aimait. Elle déversait son amour sur moi et pendant ce temps la mort faisait son œuvre.

Le char à bœufs... J'entends encore le bruit — le fracas des roues sur les cailloux, Bhoora criant sans cesse après les bœufs, le claquement du fouet... J'entends encore tout cela. C'est si profondément enraciné dans mon vécu que même la mort, je crois, ne l'effacera pas. Au moment de ma propre mort, j'entendrai peut-être le bruit de ce char à bœufs.

* Nana : grand-père maternel en hindi.
** Nani : grand-mère maternelle en hindi.

J'avais entendu parler de la mort d'autres personnes, mais seulement entendu parler. Je n'avais rien vu, et si j'avais vu ces morts, elles n'auraient rien signifié pour moi. La mort croise vraiment notre route lorsqu'un être que nous aimons meurt — pas avant. Retenez ceci : *on ne connaît la mort que par la mort d'un être aimé.*

Lorsque l'amour et la mort vous entourent, une transformation a lieu, une mutation immense, comme si un être nouveau naissait. Vous ne serez plus jamais la même personne. Mais les gens n'aiment pas, et parce qu'ils n'ont pas d'amour, ils ne peuvent vivre la mort comme je l'ai fait. S'il n'y a pas d'amour, la mort est incapable de fournir les clés de la vie. Mais en présence de l'amour, la mort vous donne la clé de tout ce qui existe.

Ma première expérience de la mort n'était pas une simple rencontre. C'était un événement en tout point complexe. L'homme que j'aimais était en train de mourir. Il avait été un père pour moi. Il m'avait élevé dans une liberté absolue, sans aucune inhibition, sans aucun interdit, sans aucun commandement. Il ne me disait jamais : « Ne fais pas ceci » ou « Ne fais pas cela ». Il a fallu attendre ce jour pour que je comprenne la beauté de cet homme.

Je l'aimais parce qu'il aimait ma liberté. Je ne puis aimer que si ma liberté est respectée. Si je dois négocier et obtenir de l'amour en échange de ma liberté, je ne veux pas de cet amour. C'est bon pour l'homme ignorant, ce n'est pas pour celui qui sait.

« Seigneur, tu m'as donné cette vie, je te la rends et te remercie ». Voilà les dernières paroles de mon grand-père mourant, qui ne croyait pas en Dieu et n'était pas hindou.

Avant de mourir, il répéta et répéta encore, entre autres choses : « Arrête la roue... ». Mon grand-père mourait et nous demandait d'arrêter la roue — absurde ! Comment pouvais-je arrêter la roue ? Nous n'arriverions jamais à l'hôpital, nous nous perdriions dans la forêt.

Mon grand-père disait : « Arrête la roue. Rajah, m'entends-tu ? Si je peux entendre le rire de ta grand-mère, c'est que tu peux m'entendre à ton tour ».

Je lui dis : « Elle rit mais ne te tracasse pas. Je la connais. Elle ne rit pas de ce que tu dis ; ça se passe entre elle et moi — je lui ai raconté une blague ».

« D'accord, dit-il. Si tu lui as raconté une blague, c'est très bien qu'elle rie. Mais qu'en est-il du chakra, de la roue ? ».

Aujourd'hui, je sais. Mais en ce temps-là, j'ignorais complètement cette terminologie. La roue représente la grande obsession de l'Inde, l'obsession de la roue de la vie et de la mort. Depuis des milliers d'années, des millions de gens ne se sont souciés que d'une seule chose : arrêter la roue. Mon grand-père ne parlait pas de la roue du char à bœufs — qui était facile à arrêter, la difficulté étant plutôt de la maintenir en mouvement.

A l'époque, je ne comprenais pas l'insistance de mon Nana. Peut-être trouvait-il le char à bœufs trop bruyant — il n'y avait pas de route. Le vacarme était assourdissant et il agonisait ; il pouvait légitimement souhaiter s'arrêter. Mais ma grand-mère riait. A présent, je sais pourquoi. Il parlait de l'obsession indienne relative à la vie et à la mort, symboliquement appelée roue de la vie et de la mort ou plus simplement la roue — qui continue de tourner, de tourner...

Voilà pourquoi mon grand-père disait : « Arrête la roue ». Si j'avais pu l'arrêter, je l'aurais fait, pas seulement pour lui mais pour tout les gens de cette planète. Je l'aurais non seulement arrêtée, je l'aurais détruite pour toujours, de sorte que nul ne pourrait plus la remettre en marche. Mais je ne le pouvais pas.

Pourquoi cette obsession ? J'ai pris conscience de beaucoup de choses, au moment de sa mort... des choses qui ont déterminé toute ma vie.

J'ai chuchoté à l'oreille de mon grand-père : « Nana, as-tu quelque chose à me dire avant ton départ ? Tes dernières paroles ? Ou bien veux-tu me donner quelque chose, un objet qui serait un souvenir durable de toi ? »

Il enleva sa bague et la mit dans ma main. Cette bague avait toujours été un mystère. Personne ne savait ce qu'elle contenait, mais lui — et tout au long de sa vie — la contemplait souvent. Deux petites vitres y étaient incrustées, c'était transparent. Au centre, un diamant, et de part et d'autre de ce diamant, une petite vitre. Il ne permettait à personne de jeter un coup d'œil par ces petites fenêtres. A l'intérieur de la bague, il y avait une image de Mahavira, le *tirthankara* jaïniste — une très belle image, très petite. C'était une toute petite image et les deux vitres étaient des loupes. Ainsi, l'image de Mahavira semblait vraiment grande.

Les yeux pleins de larmes, il me dit : « Je n'ai rien d'autre à te donner, parce que tout ce que je possède te sera enlevé, à toi aussi, comme on me l'a enlevé. Je ne peux te léguer que l'amour que j'éprouve pour celui qui savait qui il était ».

Je n'ai pas conservé cette bague mais j'ai accompli son désir. J'ai découvert celui dont il parlait, et je l'ai trouvé en moi-même. Qu'est-ce que ça vaut, une bague ? Mais le pauvre vieil homme aimait son maître, Mahavira, et il m'a transmis cet amour. Je respecte l'amour qu'il avait pour son maître — et pour moi. Ses dernières paroles ont été : « Sois tranquille, je ne meurs pas ».

Nous étions tous attentifs, pensant qu'il ajouterait quelque chose. Mais ce fut tout. Il ferma les yeux et mourut.

Ma Nani me tenait la main, j'étais complètement médusé, ne comprenant rien à ce qui arrivait, totalement absorbé dans l'instant. La tête de mon grand-père reposait sur mes genoux. J'avais posé les mains sur sa poitrine, et lentement, lentement, la respiration diminuait. Lorsque je sentis qu'il ne respirait plus du tout, je dis à ma grand-mère : « Pardonne-moi, Nani, mais il ne respire plus ».

« C'est très bien, me dit-elle. Ne t'en fais pas. Il avait assez vécu, il n'est pas nécessaire de demander davantage ». Elle ajouta : « N'oublie jamais ceci, car tu viens de vivre des moments dont il faudra te souvenir ; ne demande jamais davantage. Ce qui est, est suffisant ».

Je me souviens de ce silence. Le char à bœufs traversait le lit d'une rivière. Tous les détails me sont restés en mémoire. Je me taisais, je ne voulais pas déranger ma grand-mère. Elle n'ouvrait pas la bouche. Après quelque temps, l'inquiétude m'a gagné : « Dis quelque chose ; ne reste pas muette, c'est insupportable ».

Croyez-moi ou non — elle se mit à chanter ! C'est ainsi que je sais que la mort doit être célébrée. C'était la chanson qu'elle chantait lorsqu'elle est tombée amoureuse de mon grand-père.

La séparation a sa propre beauté, tout comme la rencontre. La séparation a sa propre poésie ; il suffit d'en apprendre le langage, et il faut la vivre dans toute sa profondeur. Alors, de la tristesse même surgit une joie inconnue — on a peine à le croire, mais c'est ainsi. Je le sais.

Sacrifier le présent pour un avenir fictif

Depuis le jour où mon grand-père maternel est mort... la mort ne m'a pas quitté un seul instant. Ce jour-là, je suis mort moi aussi, parce qu'une chose était devenue évidente : que vous viviez sept ans ou soixante-dix ans — il avait soixante-dix ans — quelle importance ? Il faudra mourir.

Un homme si bon, si beau, mourut, sans plus. Quel sens avait sa vie ? Cette question commença à me torturer — quel était le sens ? Qu'avait-il atteint ? Pendant soixante-dix ans, il avait mené la vie d'un homme bon ; et alors ? Un jour, ce fut fini — et il n'en resta pas la moindre trace. Sa mort me rendit extraordinairement sérieux.

J'étais déjà grave avant sa mort. Vers l'âge de quatre ans, je me suis mis à réfléchir à des questions que les gens parviennent, d'une façon ou d'une autre, à différer jusqu'à la fin de leur vie. Je ne crois pas aux vertus de l'ajournement. Je talonnais mon grand-père maternel et lui s'écriait : « Toutes ces questions ! Tu as la vie devant toi — pourquoi te presser — et puis tu es trop jeune ».

Je lui dis : « J'ai vu des gamins mourir, dans le village : ils n'ont pas posé ces questions et ils sont morts sans avoir trouvé la réponse. Peux-tu me garantir que je ne mourrai ni demain ni après-demain ?

Peux-tu me garantir que je ne mourrai pas avant d'avoir trouvé la réponse? ».

« Je ne peux rien garantir, disait-il, parce que la mort ne dépend pas de moi; ni la vie ».

« Alors, ne me propose pas d'attendre. Je veux la réponse tout de suite. Si tu sais, dis-le et donne-moi la réponse. Si tu ne sais pas, ne sois pas gêné de ton ignorance ».

Il comprit bientôt qu'il n'y avait pas d'échappatoire. Il aurait pu dire oui... mais ce n'était pas facile; il faudrait approfondir les détails, et il était incapable de me tromper. Il accepta donc son ignorance, le fait qu'il ne savait pas.

Je lui dis: « Tu es vieux, tu vas bientôt mourir. Qu'est-ce que tu as fait tout au long de ton existence? Au moment de mourir, tu ne possèderas que ton ignorance, et rien d'autre. Et il s'agit de questions vitales — je ne t'interroge pas sur des futilités. Tu te rends au temple. Je te demande pourquoi tu vas au temple — y as-tu trouvé quelque chose? Tu y es allé toute ta vie et tu me pousses à t'accompagner ». Il avait bâti ce temple. Un jour, il accepta de dire la vérité: « J'ai construit ce temple. Si même moi je n'y vais pas, qui donc ira? Mais je peux te l'avouer, ça ne sert à rien. J'y suis allé tout au long de ma vie et je n'y ai rien trouvé ».

« Essaie autre chose, lui ai-je dit. Ne meurs pas en emportant la question — meurs avec la réponse ». Mais il mourut avec la question.

La dernière fois qu'il m'adressa la parole, quelque dix heures avant de mourir, il ouvrit les yeux et dit: « Tu as raison; remettre à plus tard est une erreur. Je meurs avec toutes mes questions. Souviens-toi, tout ce que je t'ai suggéré était faux. Toi, tu avais raison, ne remets pas à plus tard. Si une question s'impose, essaie de trouver la réponse, le plus vite possible ».

Une porte vers le divin

Vipassana était une sannyasine très vivante, très active. Elle vivait dans l'ashram. C'était aussi une musicienne et une chanteuse extatique. Brusquement, elle tomba malade, et ce fut un choc pour tous d'apprendre qu'elle était atteinte d'une tumeur inopérable...

Chaque fois que quelqu'un meurt — un être que vous avez connu et aimé, dont vous avez partagé la vie, un être qui est devenu une part de vous-même, quelque chose en vous meurt aussi. Vipassana vous manquera, c'est certain — vous ressentirez un vide, c'est bien naturel. Mais ce vide peut être transformé en porte. La mort est une porte vers Dieu. La mort est le seul phénomène que l'homme n'ait pas corrompu. En dehors de la mort, l'homme a tout abîmé, tout pollué. La mort seule est toujours vierge, non corrompue, non touchée par la main de l'homme. L'être humain aimerait lui porter atteinte, à elle aussi, mais il ne peut s'en emparer, il ne peut la posséder. Elle est insaisissable — elle reste inconnaissable. L'homme est désemparé, il ne sait que faire de la mort. Il ne la comprend pas, il ne peut la réduire à un ensemble de connaissances. C'est pour cela que la mort reste incorrompue. La mort est la seule chose, dans le monde actuel, à ne pas être défigurée.

Utilisez de tels moments. Lorsque la mort fait irruption dans votre

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

conscience, votre vie tout entière semble dénuée de sens. La vie *est* dénuée de sens. La mort dévoile une vérité. Lorsque brusquement vous rencontrez la mort, la terre se dérobe sous vos pas. Vous comprenez sur-le-champ que ce décès est aussi votre propre mort. Toute mort est notre propre mort.

Vipassana acceptait la mort. C'est une des choses les plus difficiles à réaliser. On n'y parvient que par la méditation profonde, sinon ce n'est pas possible — parce que le mental tout entier, le cerveau humain, a été entraîné à s'opposer à la mort. Depuis des siècles, on nous a appris que la mort est l'opposé de la vie, que la mort est l'ennemie de la vie, que la mort est la fin de la vie. Nous avons peur, c'est évident, nous ne pouvons pas nous détendre, nous ne pouvons pas nous laisser aller.

Et si vous ne pouvez pas vous abandonner à la mort, vous serez tendu tout au long de votre existence, parce la mort n'est pas séparable de la vie. Ce n'est pas le terme de l'existence. Au contraire, c'est son point culminant, le faite de la vie. Si vous avez peur de l'apogée, vous serez bien entendu incapable, totalement incapable de vous détendre tant que vous vivrez, parce que vous sentirez la mort tapie partout. Vous aurez peur.

Ceux qui ont peur de la mort ne peuvent s'abandonner au sommeil, car le sommeil est une petite mort quotidienne. L'amour les effraie également, parce que l'amour est une mort. Les gens qui redoutent la mort ont peur de toutes les expériences orgasmiques, parce que dans chaque orgasme, l'ego meurt. Craindre la mort vous condamne à craindre tout. Vous raterez tout.

Vipassana était détendue. Elle est morte comme je le souhaitais — dans un profond abandon. Elle acceptait la mort. Aucun conflit, aucune lutte. Et c'est bien là le point : parvenir à découvrir quelque chose d'immensément beau en vous-même, au-delà de la mort. On ne peut se détendre dans la mort que lorsqu'on ressent quelque chose qui n'est pas mortel.

Tant que vous n'acceptez pas la mort, vous resterez incomplet,

distordu. Lorsque vous acceptez la mort, vous trouvez l'équilibre. Alors, vous acceptez tout, le jour et la nuit, l'été et l'hiver — la lumière aussi bien que les ténèbres. Lorsque les deux aspects sont acceptés, les deux polarités de la vie, vous atteignez l'équilibre. Vous devenez tranquille, complet, vous trouvez la paix, la plénitude.

Dans toute idée de totalité, la mort doit avoir sa place. La vie est magnifique, la mort est tout aussi belle. La vie a ses bienfaits, la mort a ses propres bienfaits. Beaucoup de choses fleurissent dans la vie, dans la mort aussi beaucoup de choses s'épanouissent. Tout ce que Dieu vous donne doit être reçu avec une profonde gratitude — y compris la mort. Alors seulement, vous devenez religieux : dans l'acceptation reconnaissante de tout, dans l'acceptation inconditionnelle de tout. La mort est une des choses les plus sacrées qui soit — et elle n'est pas corrompue par l'homme, elle est toujours vierge.

Le mythe de la mortalité

Lorsque vous mourez, un chapitre de votre vie — que les gens prennent pour la totalité de votre vie — est clos. Un chapitre est terminé. Mais le livre ne l'est pas. Tournez la page et voici qu'un nouveau chapitre commence.

Le mourant visualise sa vie. C'est un fait connu, il survient avant que le chapitre ne se termine. Parfois, une personne revient de la frontière ultime. Elle se noie, par exemple, et est sauvée in extremis. Elle est quasiment dans le coma ; on vide ses poumons de toute l'eau qui y est entrée, on lui fait la respiration artificielle, et la voilà sauvée au moment où elle allait mettre un point final au chapitre de sa vie présente. De telles personnes ont fait des révélations intéressantes.

Une de ces révélations est qu'en dernière minute, alors qu'elle sent la mort l'envahir et la vie la quitter, une telle personne revoit en un éclair toute sa vie passée, depuis la naissance. En une fraction de seconde, elle voit tout ce qui lui est arrivé, tout ce dont elle se souvient et aussi tout ce dont elle n'a jamais pris conscience, beaucoup de choses qu'elle n'avait même pas remarquées et dont elle ignorait la trace dans sa mémoire. Le film se déroule à une vitesse hallucinante, en un éclair, et c'est nécessaire parce que la

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

personne est en train de mourir, elle ne dispose plus du temps requis pour voir un film de façon normale.

Même un film complet ne peut raconter la vie du mourant dans ses détails les plus petits, les plus insignifiants. Et pourtant, le mourant voit tout défiler devant ses yeux — c'est un phénomène très remarquable. Avant de clore le chapitre, l'être humain passe ses expériences en revue, ses désirs inassouvis, ses espoirs, ses déceptions, ses frustrations, ses souffrances, ses joies — tout.

Le mourant a besoin de voir tout cela avant d'aller plus loin, il lui faut se souvenir car le corps défaille : le mental ne survivra pas, le cerveau va s'arrêter. Mais le désir issu du mental s'attachera à l'âme, et ce désir décidera de la vie future. Tout ce qui est resté inaccompli constituera le nouveau but à poursuivre.

Ce que vous faites au moment de mourir détermine donc votre nouvelle naissance. La plupart des gens meurent en s'accrochant. Ils ne veulent pas mourir et on comprend pourquoi. C'est au moment de mourir qu'ils comprennent qu'ils n'ont pas vécu. La vie est simplement passée comme un rêve et voici venir la mort. Il ne reste plus de temps — la mort frappe à la porte. Et lorsque vous aviez bel et bien le temps de vivre, vous vous êtes soucié de mille et une futilités, vous avez gaspillé votre temps au lieu de vivre.

Observez les gens au moment de leur mort. Leur souffrance ne vient pas de la mort. La mort est dénuée de douleur, elle est absolument indolore. Elle est plaisante ; c'est comme un sommeil profond. Trouvez-vous que le sommeil profond est douloureux ? Le mourant ne songe ni à la mort, ni au sommeil profond, ni au plaisir ; il se désole de voir le connu lui échapper des mains. La peur n'est rien d'autre que la perte de ce qu'on connaît et l'affrontement de l'inconnu. L'opposé de la peur, c'est le courage. La peur de la mort est incontestablement la plus grande peur, celle qui détruit le plus votre courage.

Je ne vous suggère qu'une seule chose. Vous ne pouvez remonter à votre mort précédente, mais vous pouvez faire ceci : être en permanence prêt à passer du connu à l'inconnu, à tout moment, dans

n'importe quelle circonstance. Bondissez sur ce qui est nouveau... la nouveauté en soi, sa fraîcheur, sont tellement attrayants. Alors apparaît le courage.

C'est préférable, même si l'inconnu s'avère être pire que le connu — là n'est pas la question.

Même si le passé est doré, oubliez-le. Choisissez ce qui est neuf — que ce soit de l'or ou non est sans importance.

Commencez par un exercice tout simple : chaque fois que vous avez le choix, optez pour l'inconnu, pour ce qui est risqué, dangereux, dénué de sécurité. Vous ne serez pas perdant.

Alors seulement, la mort pourra être une expérience extraordinairement révélatrice.

Le courage vous viendra. Commencez par une formule simple : n'évitez jamais l'inconnu. Choisissez l'inconnu et avancez. Même si vous souffrez, cela vaut la peine — et c'est toujours gratifiant. Vous en sortirez chaque fois plus adulte, plus mûr, plus intelligent.

CHAPITRE

2

LES SAUVEURS SONT VOTRE MORT

Les pseudo-religions : peur de la mort et peur de la vie

Question :

Les autres religions ne parlent quasiment jamais de la mort, et lorsqu'elles en parlent, c'est d'une voix grave, avec une intonation craintive. Dans votre religion, on parle librement et joyeusement de la mort. Est-ce significatif ?

Oui, c'est un des traits les plus significatifs. Il permet de voir si une religion est authentique ou bien une imposture.

La pseudo-religion ne sait rien de la mort.

Et elle ne sait rien de la vie non plus, d'où la peur, la peur à la fois de la vie et de la mort. Il est impossible de redouter uniquement la mort, parce que la mort n'est pas séparable de la vie, la mort fait partie de la vie. Ce n'est pas la fin de la vie, c'est un épisode de la vie. La vie continue. La mort survient de nombreuses fois, des millions de fois. Ce n'est qu'un incident. Mais les pseudo-religions ont peur de tout.

Les pseudo-religions ont peur de la vie.

Comprenez bien cela. Ensuite vous comprendrez pourquoi elles ont

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

peur de la mort. Toutes ces religions prônent le renoncement à la vie. Elles s'appuient toutes sur une attitude d'anti-vie : quelque chose est mauvais dans la vie, la vie est issue du péché originel, ce n'est pas une bonne chose de vivre. Adam et Eve ont été punis parce qu'ils voulaient vivre, ils voulaient savoir, ils voulaient comprendre, explorer, découvrir — c'est là leur péché originel. Vous êtes les héritiers d'Adam et Eve. Vous êtes nés dans le péché.

Ce qu'Adam et Eve ont fait, les religions ont essayé de l'annuler pour que vous soyez de nouveau acceptés par Dieu, que vous soyez de nouveau bienvenus au paradis. Les religions ont peur de la vie, ont peur de la connaissance — c'est inséparable.

Les pseudo-religions vous enseignent la peur de la vie — et pas seulement la peur de la mort. Elles ne parlent pas de la mort ; ce n'est pas convenable. On ne parle pas de la mort lorsqu'on est ensemble autour d'une table. Ni hors d'un repas, d'ailleurs : même lors de funérailles où les gens sont rassemblés pour rendre un dernier hommage au mort, on ne parle pas de la mort.

Vivez aussi intensément que possible et la saveur même de la vie vous apprendra pourquoi il ne faut pas redouter la mort. Lorsque vous avez connu la vie, son feu, vous saurez que la mort n'existe pas.

La vie que vous découvrez en vivant intensément est une vie éternelle.

La sensation d'éternité est donnée par la vie même. Plus vous vivez de façon profonde, plus vous vivez intensément, et plus vite vous saurez que la mort n'existe pas.

Dans ma religion, nous fêtons la mort parce qu'elle n'existe pas. Ce n'est que l'entrée dans une autre vie.

Nous célébrons la naissance — les gens croient que nous célébrons la mort — parce que la mort n'existe pas en tant que telle, rien ne meurt, les formes changent, c'est tout. La vie passe d'une forme à l'autre. Et lorsqu'un être meurt, tout l'entourage devrait se réjouir, parce que le mort n'est mort qu'en apparence. De notre côté, il semble mort. De l'autre côté, il est né.

L'Orient a le levain, l'Occident a le pétrin

On vous a fait croire que l'homme dispose d'une seule vie, pas plus. La pensée chrétienne, la pensée juive, la pensée islamique (qui dérivent d'ailleurs toutes les trois de la conception juive selon laquelle nous n'avons qu'une seule vie) ont inoculé à l'Occident une véritable obsession de la vitesse. Tout doit se faire si vite qu'on ne peut jouir de rien. Impossible de parfaire quoi que ce soit. Vous vous arrangez vaille que vaille pour faire ce qu'il y a à faire, puis vous vous précipitez vers autre chose.

L'Occidental est pétri d'idées extrêmement fausses. Il en résulte une telle tension que les gens ne sont plus jamais à l'aise. Ils sont toujours en alerte et le fait de ne pas connaître l'échéance les ronge. Avant l'heure ultime, ils veulent tout faire. Ils obtiennent le résultat inverse: ils sont désormais incapables de faire quoi que ce soit avec grâce, en beauté, d'une manière parfaite.

Leur vie est à ce point ombombrée par la mort que le bonheur est devenu inaccessible. Toute source de joie est entachée de l'impres-
sion de perdre son temps. Comment rester assis calmement, silencieusement, pendant une heure, lorsque le mental susurre: « Pour-
quoi perdre une heure? Tu pourrais faire ceci, tu pourrais faire cela... ».

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

A cause de l'idée qu'on ne vit qu'une fois, la méditation n'a pas germé en Occident. La méditation requiert un esprit très détendu que n'agite aucune hâte, aucun souci, aucun projet... un état où l'on est totalement réceptif à l'instant présent.

A l'Est, la méditation était inéluctable, à cause du concept d'éternité. On peut se détendre. On peut se laisser aller sans crainte, éprouver du plaisir en jouant de la flûte, danser, chanter, contempler l'aube, admirer la tombée de la nuit. La vie tout entière peut être une fête. Vous pouvez même savourer la mort, parce que mourir est une expérience fabuleuse, peut-être la plus extraordinaire de toute votre existence. C'est un crescendo.

Selon la conception occidentale, la mort est la fin de la vie. Selon la conception orientale, la mort n'est qu'un bel événement dans la longue procession de la vie. Il y aura d'autres morts, innombrables. Et chaque vie atteint son apogée dans la mort, avant le début d'une autre vie — d'une autre forme, d'un autre contenu, d'une autre conscience. Vous n'êtes pas anéanti, vous changez tout simplement de logement.

Voici une histoire de Mulla Nasrudin. Un voleur entre chez lui. Mulla dort ou plutôt il se repose. Il entrouvre par moment les yeux pour observer les allées et venues du voleur. Il n'est pas accoutumé à intervenir dans les agissements d'autrui. Puisque le voleur ne dérange pas son repos, il ne voit pas pourquoi il dérangerait l'activité professionnelle de son visiteur.

Le voleur est un peu dérouté par cet hôte étrange. Tandis qu'il vide la maison de tous ses objets, certaines choses tombent par terre, mais le bruit ne provoque aucune réaction du Mulla. Le voleur se dit que ce genre de sommeil n'est possible que chez un homme éveillé. « Quel drôle de gars, pense-t-il, il ne pipe mot alors que je suis en train de vider sa maison ! ». Il emporte les meubles, la literie, tout.

Dehors, le voleur est en train de rassembler son butin lorsque, brusquement, il se rend compte que quelqu'un le suit. Il se retourne et voit l'homme qui dormait. « Pourquoi me suis-tu ? », demande-

t-il. Le Mulla répond : « Je ne te suis pas du tout. Nous déménageons. Tu as tout pris. Que veux-tu que je fasse encore dans cette maison ? Je t'accompagne ».

Cette aisance est le mode oriental. Même face à la mort, l'Orient a conservé la même attitude... un changement de domicile, rien de plus.

Le voleur est perplexe. « Pardonne-moi, reprends tes affaires », dit-il. « Mais non, ce n'est pas nécessaire, répond le Mulla. J'envisageais justement de déménager. Cette maison tombe en ruine. Elle est vraiment en piteux état. Quant à moi, je suis très paresseux. J'ai besoin de quelqu'un qui s'occupe de moi. Puisque tu as tout pris, pourquoi ne pas m'emmener moi aussi ? ».

Le voleur prend peur... Il est voleur depuis sa plus tendre enfance mais jamais il n'a vu un tel personnage. « Tu peux tout reprendre », dit-il. Le Mulla insiste : « Pas du tout, nous n'allons rien changer. Toi tu porteras les affaires, sinon je devrai aller me plaindre à la police. Je suis courtois, je ne te considère pas comme un voleur, je te considère comme un homme qui m'aide à déménager ».

Rien ne presse. Votre sentiment de la brièveté de la vie est dangereux. En Orient, malgré la pauvreté, il n'y a pas de désespoir, pas d'angoisse. L'Occident est riche, mais cette richesse n'a pas le moins du monde contribué à sa spiritualité, à sa croissance ; au contraire, l'Occident est très tendu. Il devrait être plus détendu avec tout le confort dont il dispose.

Mais le problème fondamental est qu'au fond de lui-même, l'Occidental ne peut oublier la brièveté de la vie. Nous faisons la queue, chaque instant nous rapproche de la mort. Dès l'instant de notre naissance, nous cheminons vers le cimetière. Chaque seconde qui passe raccourcit notre vie. Cela crée une tension, une anxiété permanente. Le confort, le luxe, les richesses finissent par être dénués de sens, puisqu'on ne peut pas les emmener dans la tombe. Dans la mort, on entre nu.

L'Orient est détendu. D'abord, il n'attache pas d'importance à la

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

mort ; c'est un changement de forme, pas plus. Ensuite, dans un tel état de détente, vous prenez conscience de vos richesses intérieures, celles qui ne vous seront pas ôtées au terme de la vie. La mort n'a aucune prise sur elles.

La mort vous prive de tout ce qui est extérieur à vous. Si vous n'avez pas développé votre être intérieur, vous aurez inmanquablement peur, car rien ne vous sera laissé. Vous perdrez tout ce que vous avez. Mais si vous avez développé votre être intérieur, si vous avez trouvé la paix, la sérénité, le silence, la joie — qui ne dépendent de rien d'extérieur —, si vous avez trouvé votre jardin intime et découvert les fleurs de votre propre conscience, la peur de la mort est une question qui ne se pose plus.

Je le répète, il faut retenir ceci : vous êtes un être immortel. Pour le moment, vous ne le savez pas ; vous pouvez accepter l'idée comme hypothèse — n'en faites pas une croyance, acceptez l'idée comme hypothèse de travail.

Ne croyez rien de ce que je dis, faites-en une hypothèse. Je connais la vérité, je n'ai donc nul besoin de vous imposer une croyance, une foi. Connaissant la vérité, je puis vous dire : « Ce n'est qu'une expérience à faire, une hypothèse provisoire ». Parce que je le sais avec une absolue certitude : si vous faites l'expérience, l'hypothèse se transformera en connaissance. Ce ne sera ni une croyance, ni une foi, ce sera une certitude. Et seule la certitude peut vous sauver. Les croyances sont des esquifs de papier.

Ne vous fiez pas aux bateaux de papier pour traverser l'océan de l'existence. Vous avez besoin de certitude... non pas de croyances, mais d'une vérité que vous avez expérimentée vous-même. Non pas de la vérité de quelqu'un d'autre, mais de la vôtre. Alors, c'est une joie de se lancer sur l'océan inconnu, illimité ; une joie immense, une extase.

La racine de toutes les peurs

Question :

Qu'est-ce que la peur ?

Il y a des peurs de toutes sortes. Je n'en parlerai pas. Ce dont je vous parlerai, c'est de la peur fondamentale, dont toutes les autres sont de lointains échos. La peur de la mort. Toute vie est cernée par la mort. Chaque jour, vous voyez un être ou quelque chose mourir. Ce qui était là, ce qui était vivant, n'est plus — en une seconde.

Chaque mort vous rappelle votre propre mort. Impossible de l'oublier : votre mort vous est rappelée sans répit. Il faut donc avant tout comprendre que le seul moyen de vous libérer de la peur est de vous libérer de la mort. *Vous le pouvez*, car la mort n'est qu'une idée. Ce n'est pas une réalité.

Vous avez vu des gens mourir. Mais vous êtes-vous vu mourir vous-même ? Lorsque vous assistez à une mort, vous êtes un spectateur : vous ne participez pas à l'événement. L'expérience est le vécu intérieur du mourant.

Tout ce que vous savez, c'est que cette personne ne respire plus, son corps se refroidit, son cœur s'arrête. Mais tous ces processus

rassemblés, constituent-ils la vie ? La vie est-elle respiration ? Est-elle pulsation cardiaque, circulation sanguine, chaleur corporelle ? Si c'est cela, la vie, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Si ma vie se résume à respirer, pourquoi continuer de respirer ?

La vie doit être quelque chose de plus. Pour avoir une quelconque valeur, la vie doit avoir un petit goût d'éternité ; quelque chose d'au-delà de la mort. Vous pouvez connaître cela, c'est en vous. La vie existe en vous — la mort n'est que l'expérience des autres, de ceux qui vous regardent du dehors. C'est tout bonnement comme l'amour. Pouvez-vous comprendre l'amour en observant une personne amoureuse ? Que voyez-vous : des gens s'embrassent. Embrasser — c'est ça, aimer ? Ils se tiennent par la main. Est-ce l'amour, le fait de se tenir par la main ? En tant qu'observateur, que pouvez-vous découvrir d'autre sur l'amour ? Ce que vous pouvez percevoir est absolument futile. Tous ces gestes de l'amour ne sont pas l'amour. On ne connaît l'amour que lorsqu'on est soi-même immergé dans l'amour, imprégné d'amour.

Un des plus grands poètes indiens, Rabindranath Tagore, était harcelé par un vieil homme, un ami de son grand-père. Ce vieil homme vivait dans le voisinage. Il venait souvent en visite et invariablement, avant de quitter la maison, il allait importuner Rabindranath. Il frappait à sa porte et lui demandait : « Comment va la poésie ? Connais-tu vraiment Dieu ? Sais-tu vraiment ce que c'est que l'amour ? Dis-moi, connais-tu vraiment toutes ces choses dont tu parles dans tes poèmes ? Ou bien jongles-tu simplement avec des mots ? N'importe quel idiot peut discourir sur l'amour, Dieu, l'âme. Mais rien, dans tes yeux, ne témoigne de ton expérience de tout cela ».

Rabindranath ne savait que répondre. Le vieux avait raison. Dans la rue, il l'apostrophait : « Alors, où en est ton Dieu ? L'as-tu trouvé ou bien en es-tu toujours à faire de la poésie à son sujet ? Souviens-toi : parler de Dieu ne signifie pas connaître Dieu ».

Ce vieil homme était un fléau. Il était là lors des réunions de poètes où l'on entourait Rabindranath d'un profond respect (il était lauréat

du prix Nobel). Sur l'estrade, devant les poètes et adorateurs de Rabindranath rassemblés, le vieux empoignait le grand homme et clamait : « Ce n'est toujours pas arrivé. Pourquoi trompes-tu tous ces imbéciles ? Eux sont des idiots inférieurs, toi tu es l'idiot suprême. On ne sait rien d'eux à l'étranger, toi tu es célèbre dans le monde entier — mais cela ne veut pas dire que tu aies trouvé Dieu ».

Rabindranath écrivit dans son journal : « Il me pourchassait sans pitié... son regard était tellement pénétrant qu'il m'était impossible de lui mentir. Par sa seule présence, il me forçait soit à dire la vérité, soit à garder le silence ».

Et puis, un jour... Rabindranath se promenait, un matin. Il avait plu durant la nuit. Le soleil se levait. L'océan était comme une coulée d'or. Et dans les flaques d'eau de la rue, l'astre du jour se levait tout aussi glorieux, avec un même éclat, avec une même joie... Et cette expérience — que rien n'est inférieur ou supérieur, que tout est un — déclencha quelque chose en lui. Pour la première fois, c'est lui qui se rendit chez le vieil homme. Il frappa à sa porte. Plongeant son regard dans celui du vieillard, il lui demanda : « A présent, qu'as-tu à dire ? ».

Et l'autre répondit : « Il n'y a rien à dire. C'est arrivé. Je te bénis ».

L'expérience de votre immortalité, de votre éternité, de votre unité, de votre identité avec l'existence est possible à tout moment. Il suffit de vivre une expérience qui la déclenche.

Commencez par vous débarrasser de la mort. Toutes les peurs disparaîtront. Ne vous occupez pas de toutes vos peurs séparément. Vous y passeriez votre vie et vous n'en seriez toujours pas débarrassé.

La peur est naturelle dans la mesure où tout le monde l'éprouve. La culpabilité n'est pas naturelle ; c'est un artifice des religions. Elles ont inculqué la culpabilité à l'homme. Elles l'ont rendu coupable de tout et de rien, elles l'ont tellement chargé qu'il ne peut plus ni chanter, ni danser, ni jouir de quoi que ce soit. Le sentiment de culpabilité empoisonne tout.

Toutes les religions sans exception ont conspiré contre des êtres innocents pour leur faire croire qu'ils sont coupables, parce que des êtres non abîmés par des sentiments de culpabilité ne peuvent pas être réduits en esclavage. Or, on a besoin d'esclaves. Pour satisfaire l'ambition de quelques personnes, des millions d'autres doivent devenir des esclaves. Pour que quelques-uns puissent devenir Alexandre le Grand, des millions d'autres doivent être réduits à un statut infra-humain.

Tout cela n'est rien d'autre qu'un lavage de cerveau, que vous pouvez faire disparaître aussi facilement qu'on efface ce qui est tracé sur le sable. Que cela ne vous effraie pas d'avoir considéré leurs écritures comme sacrées, comme venant de sources très respectables, de grands fondateurs de religions. C'est sans importance. La seule chose qui compte est ceci : ayez un mental absolument propre, complètement vide et silencieux.

Vous n'avez nul besoin d'un Moïse, d'un Jésus ou d'un Bouddha greffé en vous. Vous avez besoin d'un espace totalement silencieux et net. Seul un tel espace net peut vous mener non seulement à moi, mais à vous-même, à l'existence en soi.

Les religions du monde ont procuré plus de maux à l'homme qu'on ne peut le dire. Une de ces maladies a rendu l'être humain avide de récompense, si ce n'est dans cette vie, du moins dans l'autre.

Les religions ont rendu l'homme épouvantablement avide, alors même qu'elles prêchent contre l'avidité et que leur institution tout entière est fondée sur l'avidité.

Les religions ont fait tant de mal qu'on ne peut pas leur pardonner. Elles ont privé l'homme de sa dignité — de la joie du désir et de l'amour, du bonheur de l'attente, de la confiance en la venue du printemps. Les religions vous ont tout pris. Vous ne serez récompensé que si vous accomplissez certains rites absolument dénués de sens.

Une religion simple et innocente aurait changé la face de la terre.

Mais les prêtres retors ne peuvent admettre une religion pure, innocente, enfantine, au regard émerveillé, pleine de joie, indifférente aux concepts stupides de paradis et d'enfer, et pour laquelle ne compte que le moment présent vécu avec amour.

Une religion qui vous dit d'attendre davantage — non pas d'espérer, mais d'attendre, de préparer, de créer toujours plus d'espace en vous, de silence, pour que le printemps puisse venir. Pas seulement quelques fleurs. Des fleurs à profusion...

Un mystique soufi a rédigé un petit poème à ce sujet : « Longtemps, j'ai attendu le printemps. Le voici. Avec une telle abondance et tant de fleurs que je ne trouve plus aucune place pour bâtir mon nid ».

La vie est prodigue ; soyez simplement un réceptacle.

Je veux que vous soyez totalement lavé de la corruption et de la pollution des religions. Que votre mental soit silencieux, aimant, prêt à tout ce qui va arriver. La vie est si vaste que nous ne l'épuiserons jamais, même en explorant sans fin. Le mystère est atemporel.

Une exploitation aisée

La religion n'a qu'une justification : la mort. Si la mort n'existait pas, personne ne se soucierait de religion. Ce n'est pas la vie qui vous dicte d'être religieux, non, c'est la mort. La mort vous pousse à chercher quelque chose qui échappe à la mort.

Imaginez un monde où la mort n'existerait pas, où personne ne mourrait. La question : « Et après la mort ? » perdrait toute signification, l'idée de paradis et d'enfer n'aurait plus de sens. Et si vous êtes éternel, en quoi Dieu est-il plus que vous ? Pour le moment, lui est la vie éternelle tandis que vous êtes un phénomène momentané, une bulle de savon. Dans un instant, vous ne serez plus. Cela vous effraie. Et la peur actionne la quête.

Vous voulez savoir ce qu'est la mort, vous voulez savoir si quelque chose subsiste ou non. Ceux qui disent que rien ne reste après la mort ne sont pas religieux. Ils ne se rendent ni au temple ni à l'église, ils ne lisent pas de livres sacrés.

Toutes les religions précédentes, je les appelle des pseudo-religions. Elles ont l'air religieux mais ne sont pas religieuses, parce qu'elles n'ont pas le courage d'être complètes ; elles sont fragmentaires.

La crainte de la mort a produit les pseudo-religions. Aujourd'hui,

pour la première fois, le monde frôle une mort collective. Auparavant, la mort était individuelle ; la société continuait, le monde ne s'arrêtait pas. Oui, les gens allaient et venaient. Les vieux mouraient, les enfants naissaient — mais il y avait une continuité ; la vie était toujours là. La vie individuelle posait des problèmes, mais seulement pour l'individu.

C'était vraiment très facile pour le prêtre d'exploiter l'individu. L'homme est si petit, si faible, si limité ; et il sait qu'il mourra. Il a besoin du prêtre pour trouver une bouée, quelque chose qui échappe à la mort, qui est éternel, qui l'amènera au-delà de la mort. C'est précisément ce que le prêtre promet. Mais jamais, ce problème ne s'est posé pour l'ensemble de l'humanité.

Il ne faut pas mythifier la vie

Aussi longtemps que l'Occident s'obstinera à croire que nous n'avons qu'une seule vie, cette hypocrisie, cette dépendance et cette peur persisteront. La vie que vous traversez n'est pas la seule. Vous avez vécu de nombreuses fois et vous vivrez encore de nombreuses fois. Vivez donc chaque instant aussi complètement qu'il se peut. Rien ne presse, ne vous précipitez pas d'une chose à l'autre. Le temps n'est pas de l'argent. Le temps est inépuisable. Il est accessible au pauvre comme au riche. Le riche n'en a pas plus parce qu'il est riche ; le pauvre n'en a pas moins parce qu'il est pauvre.

La vie est une incarnation éternelle.

Ce qu'on voit à l'œil nu est profondément enraciné dans les religions occidentales. Elles sont très avares en ne vous accordant que 70 années de vie. Réfléchissez : près d'un tiers de votre vie se passe à dormir, un autre tiers est consacré à travailler pour l'obtention de nourriture, de vêtements, de logement. Le peu qui reste est absorbé par l'éducation, la télévision, les querelles stupides, les luttes. Si, en toute une vie, vous trouvez sept minutes vraiment à vous, je vous compterai parmi les sages.

Si sept petites minutes sont difficiles à trouver en toute une vie,

comment voulez-vous vous découvrir vous-même ? Comment allez-vous découvrir le mystère de votre être, de votre vie ? Comment allez-vous comprendre que la mort n'est pas une fin ?

Parce que vous ratez l'expérience de votre vie, vous raterez l'expérience plus grande qu'est la mort. Sinon, la mort n'a rien d'effrayant. C'est un beau sommeil, un sommeil sans rêve, un sommeil nécessaire pour vous permettre d'entrer dans un autre corps, silencieusement et paisiblement. La mort est un phénomène chirurgical, presque une anesthésie. La mort n'est pas une ennemie, c'est une amie. Lorsque vous comprenez que la mort est une amie, cela ne vous effraie plus que la vie soit si brève. Lorsque votre perspective est la vie éternelle, tout ralentit. Vous n'avez plus aucune raison de courir.

L'Occident n'a pas de tradition mystique. Il est extraverti, il vous dit : « Regarde autour de toi — vois tout ce qu'il y a à voir ! ». Mais vous ignorez qu'à l'intérieur de vous, il n'y a pas que le squelette. Il y a quelque chose d'autre dans le squelette. C'est votre conscience. En fermant les yeux, vous ne rencontrez pas votre squelette. Vous rencontrez la source vive de votre existence.

L'Occident a besoin de connaître la source de l'existence — alors, il cessera d'être pressé. Vous vous réjouirez lorsque la vie vous offrira la jeunesse, vous savourerez la vieillesse, vous apprécierez la mort. Une seule chose suffit : se réjouir de tout ce qui arrive, transformer tout en fête.

Pour moi, la religion véritable est l'art de faire de tout une célébration, un chant, une danse.

CHAPITRE

3

Pourquoi t'accrocher?



OBSERVE ET TU SAURAS

Pourquoi t'accrocher ? Chante, tout simplement !

Le dévot, dans n'importe quel temple, synagogue ou église, s'humilie et humilie le dieu qui est en lui. Le dieu intérieur n'a pas besoin d'un dieu extérieur à adorer.

Seuls suffisent l'éveil, la conscience, la connaissance de notre être profond.

L'adorateur qui prend conscience de ce qu'il est, cesse d'être mortel : il devient immortel. Il l'a toujours été mais dans son ignorance, il s'est dégradé en entité mortelle, en un être qui va mourir. La vie en vous, la conscience en vous sont éternelles, immortelles. Et cependant, vous persistez à redouter la mort — parce que, régulièrement, vous voyez des gens mourir et que leur mort évoque la vôtre.

« Ne demande pas pour qui sonne le glas, dit le poète. C'est pour toi... ».

Ce que dit le poète a quelque chose de vrai. Chaque mort est symbolique. Elle vous rappelle que vous faites la queue, que vous avancez dans la file, que vous vous rapprochez toujours plus de la mort. Le jour de votre naissance n'était pas le jour de votre

naissance ; ce jour-là, vous avez commencé à mourir. Et depuis lors, vous mourez chaque jour. Chaque anniversaire est un jalon, la mort est d'autant plus proche.

C'est un fait indéniable : l'homme meurt, comme l'animal, l'arbre, l'oiseau. Comment nier l'évidence que vous aussi, vous mourrez — demain ou après-demain ? Ce n'est qu'une question de temps...

Pourtant, celui qui sait qui il est, sait aussi que personne ne meurt. La mort est une illusion.

Vous avez vu mourir des gens. Mais vous êtes-vous vu mourir vous-même ? Et lorsque vous voyez mourir quelqu'un, voyez-vous vraiment un être qui meurt ? Tout ce que vous voyez, tout ce que le médecin le plus savant peut voir, est l'arrêt de la respiration, la disparition du pouls et du battement cardiaque. On dit alors que cette personne est décédée.

Il y a quelques jours, un homme vivant dans la partie du Cachemire occupée par le Pakistan, a pour la troisième fois trompé ses amis, ses collègues, sa famille. A l'âge de 135 ans, il est mort pour la troisième fois. Les gens se méfiaient — ils l'avaient déjà vu mourir deux fois. Déclaré mort par les médecins, il s'était réveillé, avait ouvert les yeux et s'était mis à rire. Cette fois-ci, l'entourage était donc sur ses gardes. Les médecins aussi étaient prudents, mais il n'y avait plus de doute : tout indiquait que l'homme était bel et bien décédé.

« Il nous a bernés deux fois, dirent-ils, mais cette fois-ci il est vraiment mort. Selon tous les critères médicaux, cet homme est décédé ». Les trois médecins étaient en train de signer le constat lorsque le vieux ouvrit les yeux et se mit à rire : « Ecoutez, la prochaine fois sera la bonne, je mourrai vraiment. Mais je pensais que jouer une dernière fois... ».

Dans cette partie du Cachemire on trouve les vieillards les plus âgés de l'Inde et du Pakistan. L'âge de 120 ans est courant, normal. Certaines personnes ont 150 ans ; c'est moins habituel, mais il y en a quand même plusieurs centaines. Quelques-unes atteignent l'âge de 180 ans et sont toujours alertes et actives.

L'homme dont je parle a été interrogé par des journalistes du monde entier ; c'est un cas rare. Trois fois certifié mort, trois fois revenu à la vie malgré l'avis des médecins. On lui a demandé : « Que fais-tu ? Que se passe-t-il ? ».

« Rien, a-t-il répondu, parce que je ne suis pas mon corps et je le sais. Je ne suis pas ma respiration et je le sais. Je sais aussi que je ne suis pas mon cœur. Je suis autre chose, je glisse dans l'ailleurs, sans plus. Le cœur cesse de battre, le pouls s'arrête, et vous vous y méprenez tous. Puis je regagne mon corps, le sang se met à circuler, le pouls reprend, le cœur bat de nouveau ».

C'était un homme simple, un paysan. Pas un yogi. Il ne s'était jamais exercé à quoi que ce soit. Mais lorsqu'il était tout jeune, à l'âge de 7 ou 8 ans, il avait rencontré un mystique soufi dont il avait appris que la mort est une illusion. Il était petit et innocent : il avait accepté sans discussion.

« Il y a une façon très simple, lui avait dit le Soufi, de quitter ton corps. Observe-le de l'intérieur. Observe et tout à coup, la distance grandira entre toi et ton corps. Le corps sera bientôt à des kilomètres de toi. Observe ton mental ; la même chose se produira ».

« Sois simplement l'observateur et tu pourras quitter ton corps, quitter ton mental, sortir de ta personnalité. Et il te sera possible d'y revenir. Puisque tu as trouvé la sortie... puisque tu connais la voie pour t'échapper, tu sauras comment rentrer. Cette voie, c'est l'attention : observe attentivement, te voilà sorti. Cesse d'observer. Identifie-toi au corps. Dis : je suis le corps, je suis le mental, je suis la respiration, je suis le battement cardiaque. Immédiatement, la distance disparaîtra. Tu te rapprocheras de plus en plus et bientôt, tu seras de retour dans ton corps ».

Identifiez-vous au corps et vous deviendrez le corps. Alors, vous êtes mortels. Alors, vous craignez la mort. Ne vous identifiez pas au corps, soyez un observateur, pure conscience, un non-mental. Alors, il n'y a ni mort, ni maladie, ni vieillesse. Votre conscience est éternelle, elle est toujours fraîche et jeune et toujours la même.

Une religion authentique n'enseigne aucun culte. Une religion véritable vous apprend à trouver votre immortalité, à découvrir la divinité en vous-même.

Un jour ou l'autre, la mort engloutira tout. Si vous pouvez retenir que vous n'êtes rien d'autre que conscience pure — et pas le corps, ni les pensées ni le cœur ni votre argent ni votre prestige ni votre puissance ni votre maison — mais conscience pure, alors vous pouvez traverser la frontière de la mort sans une égratignure. La mort ne peut absolument pas vous toucher.

Un grand roi appelé Yayati atteignit l'âge de cent ans. Il avait vécu somptueusement et joui de tout ce que la vie peut offrir. La Mort se présenta un jour : « Yayati, dit-elle, prépare-toi. Il est temps, je viens te chercher ».

Yayati avait été un grand guerrier, il avait gagné de nombreuses batailles. Mais en voyant la Mort, il trembla. « C'est trop tôt », dit-il.

« Comment, trop tôt ? fit la Mort. Tu vis depuis cent ans, même tes enfants sont vieux à présent. Ton fils aîné à 80 ans. Que veux-tu de plus ? »

Yayati avait cent fils — il avait aussi cent épouses. Il demanda à la Mort : « Accorde-moi une faveur. Je sais que tu ne peux pas repartir les mains vides. Je pourrais convaincre un de mes fils... Acceptes-tu de prendre un de mes fils et de me laisser cent ans de plus ? ».

« Entendu, dit la Mort. Je suis d'accord si tu trouves un remplaçant. Mais j'ai des doutes... Toi tu es le père, tu as beaucoup vécu, tu as joui de tout. Pourquoi un de tes fils accepterait-il de partir avant toi ? ».

Yayati convoqua ses cent fils. Les aînés n'ouvrirent pas la bouche. Un grand silence planait, personne ne pipait mot sauf le plus jeune fils. Il n'avait que 16 ans. Il se leva et dit : « Je suis prêt ».

La Mort était un peu émue. Elle dit : « Tu es naïf, sans doute. Ne

vois-tu pas tes frères ? Ils se taisent. Ils ont 80 ans, 75, 78, 70 ou encore 60 ans. Ils ont vécu et veulent encore vivre. Toi, tu n'as guère vécu. J'avoue que ça m'attriste un peu de t'emmener. Réfléchis ! ».

« Je suis décidé, fit le garçon. Ce que je vois m'ôte toute hésitation. Ne sois pas triste, n'aie pas pitié. Je pars absolument lucide. Je vois qu'au bout de cent ans, mon père n'est pas encore assouvi, alors à quoi bon s'attarder ? Comment serais-je jamais satisfait ? Je vois mes frères : aucun n'est satisfait. Pourquoi perdre mon temps ? Et puisque cela fait plaisir à mon père... Il est vieux, laissons-lui encore cent ans. Pour moi, ça suffit. Puisque de toute évidence personne n'est jamais content, j'en déduis une chose : dans cent ans, moi non plus je ne serai pas assouvi. Qu'importe, par conséquent, de partir aujourd'hui ou dans 90 ans ? Je t'accompagne ».

Cent ans plus tard, la Mort se présenta de nouveau chez Yayati. Le vieux roi se plaignit : « Les années passent trop vite. Mes fils aînés sont morts, mais j'en ai d'autres. Je peux t'en donner un. Aie pitié de moi ».

Et l'histoire continue pendant mille ans. Dix fois, la Mort vint et prit un fils de Yayati. La dixième fois, Yayati dit : « Je suis toujours aussi insatisfait, mais il faut bien que ça finisse. Cela me déplaît mais je comprends bien que je ne puis pas éternellement te demander des faveurs. J'ai bien compris, cependant, que si mille ans de vie ne peuvent m'apaiser, dix mille ans n'y parviendront pas non plus ».

C'est cela, l'attachement. Vous êtes en vie et voici que l'idée de la mort vous bouleverse : vous tremblez. Mais si vous n'êtes attaché à rien, la mort peut venir à tout moment, vous l'accueillerez sans réticence. Vous serez prêt à partir. Alors, la mort est vaincue. La mort n'est vaincue que par ceux qui sont prêts à mourir à tout moment, sans regret. Ces êtres-là sont immortels, ils deviennent des bouddhas.

Se libérer de l'attachement équivaut à se libérer de la mort. C'est échapper à la roue de la vie et de la mort. Libéré de l'attachement, vous voici capable d'accéder à la lumière universelle et de vous

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

fondre en elle. C'est la plus grande bénédiction, l'extase ultime au-delà de laquelle plus rien n'existe. Vous êtes rentrés chez vous.

La vie est prélude, la mort est orgasme

Question :

Qu'arrive-t-il à la conscience humaine lorsque les gens comprennent tout à coup qu'ils se trouvent au centre d'un ouragan inéluctable, qui va exterminer la plupart d'entre nous ?

Cela dépend des gens. Pour celui qui est totalement conscient, il ne se passera rien du tout. Il acceptera, comme il a accepté tout le reste. Pas de lutte, pas d'angoisse.

Celui qui accepte sa propre mort peut aussi accepter la mort de cette planète. Et cette acceptation n'a rien d'une défaite. Bien au contraire. C'est voir les choses telles qu'elles sont. Tout ce qui a commencé grandit, décline puis disparaît.

Cette planète n'existait pas il y a 5 milliards d'années. Puis elle est née. Elle a peut-être terminé sa course. Quoi qu'il en soit, même si le cerveau humain trouve le moyen de surmonter la crise engendrée par les politiciens, la planète ne vivra pas éternellement, puisque le soleil meurt. Dans quelques millions d'années, l'énergie solaire sera épuisée et notre planète cessera d'exister. Nous tirons toute notre énergie vitale du soleil.

L'homme parfaitement conscient acceptera cela sans difficulté,

comme un phénomène naturel. Regardez, les arbres laissent choir leurs feuilles. Hier soir, le vent soufflait fort, les feuilles tombaient comme une pluie. Que faire ? C'est la loi de la vie. Les formes apparaissent puis disparaissent. Pour l'homme conscient, rien ne changera sur le plan de la conscience. Pour l'homme ignorant, non éveillé, les réactions peuvent être d'ordres divers.

Un jour, un homme agonisait. Il était très vieux, il avait vécu une vie bien remplie. Aucune raison de redouter la mort. Le soleil était couché, la chambre baignait dans l'obscurité. Le vieillard ouvrit les yeux et demanda : « Où est mon fils aîné ? ». Son épouse, assise à sa droite, répondit : « Il est là, en face de moi, de l'autre côté du lit. Ne te tracasse pas. Ne t'inquiète de rien en ce moment. Détends-toi et prie ».

Mais le vieux insistait : « Et où est mon second fils ? ».

« Il est assis à côté de son frère aîné », répondit la femme. Alors le vieillard, à deux doigts de la mort, voulut se lever. Sa femme intervint : « Mais que fais-tu ? ». « Je cherche mon troisième fils », dit l'homme.

L'épouse et les fils sentaient bien tout l'amour que le vieil homme éprouvait pour eux. Le troisième fils, assis au pied du lit, dit : « Je suis là, papa. Détends-toi, nous sommes tous là ».

Le vieux s'agita : « Vous êtes tous ici et vous voulez que je me détende ? Et qui s'occupe de la boutique ? ».

Il avait un pied dans la tombe et se souciait de son commerce.

Il est très difficile de prédire la réaction de la personne ignorante, inconsciente. Sa réaction sera le reflet de toute sa vie, voilà qui est certain. Mais chaque vie a suivi des méandres différents, accumulé des expériences différentes. Le point culminant sera donc particulier.

La mort révèle votre personnalité de base.

Un autre homme, très riche, était près de mourir. Toute sa famille était rassemblée. « Qu'est-ce qu'on va faire quand il sera mort, demanda le fils aîné. Il faudra louer une voiture pour le conduire au cimetière ».

Le plus jeune dit : « Il a toujours rêvé d'une Rolls Royce. Il n'a jamais pu y mettre les pieds. Mais pour son dernier voyage, on pourrait lui offrir une Rolls Royce ».

L'aîné protesta : « Tu es trop jeune, tais-toi. Les morts n'apprécient plus rien. Ils ne font aucune différence entre une Rolls et une Ford. Une Ford suffira ».

Le puîné intervint : « Vous m'étonnez. Il s'agit simplement de transporter un cadavre. Je connais quelqu'un qui pourra nous prêter son camion. Ce sera plus facile et moins cher ».

« Vous perdez la tête ! s'écrie le troisième fils. Pourquoi une Rolls, une Ford ou un camion ? Va-t-il se marier ? Non. Il va mourir. On va tout bonnement le mettre à la porte avec les ordures. Le service de la voirie l'emmènera, ça ne coûtera pas un centime ».

Mais voilà que le mourant ouvre les yeux. « Où sont mes chaussures ? », dit-il. Ils lui répondent en chœur : « Pourquoi tes chaussures ? Reste tranquille ».

Le vieux insiste : « Je veux mes chaussures ».

« C'est un entêté, dit l'aîné. Il préfère peut-être mourir avec ses chaussures aux pieds. Qu'on les lui donne ».

Le vieux se chausse puis il dit : « Ne vous occupez plus des frais. Il me reste un brin d'énergie. J'irai à pied au cimetière. Je mourrai exactement à côté de la tombe. Je n'aime pas du tout vous entendre. Durant ma vie, je rêvais d'une Rolls Royce ou d'une autre belle voiture, c'est vrai. Mais rêver ne coûte rien, on peut rêver n'importe quoi ».

Le vieux, paraît-il, se rendit au cimetière, toute sa famille marchant

derrière lui. Il poussa son dernier soupir sur le bord de la fosse, afin de faire des économies.

La dernière pensée d'un mourant caractérise bien toute sa vie, toute sa philosophie, toute sa religion. C'est une terrible révélation.

Un des disciples de J. Krishnamurti — un vieil homme fort respecté en Inde — avait l'habitude de venir me voir. Son fils était membre du parlement du Madhya Pradesh, à Jabalpur. Il venait en visite chez son fils et, par la même occasion, passait chez moi lorsque je me trouvais dans cette ville.

C'était un adepte de Krishnamurti depuis près de cinquante ans. Il avait renoncé à tous les rites et rejeté tous les textes sacrés. Logiquement, intellectuellement, il était absolument convaincu de la justesse de l'enseignement de Krishnamurti. Je lui rappelais régulièrement que la conviction intellectuelle, la conviction logique ou rationnelle est très superficielle. En temps de crise, elle se liquéfie, elle s'évapore.

Il répondait invariablement : « Au bout de cinquante ans, ça ne peut plus être superficiel ».

Un jour, son fils vint me trouver. « Mon père se meurt et je ne vois personne dont la présence lui serait plus précieuse. Venez avec moi, il vous aime beaucoup. Il faut faire vite ; la voiture est dehors ».

Nous sommes entrés dans la chambre, le malade remuait doucement les lèvres. Voyant cela, je me suis approché silencieusement ; je voulais entendre ce qu'il disait. Il répétait : « Ram, Ram, Ram... ». Le nom hindou de Dieu. Après avoir nié l'existence de Dieu pendant cinquante ans...

Je l'ai secoué. Il a ouvert les yeux : « Ne m'ennuie pas, ce n'est pas le moment de discuter ».

« Je ne tiens pas à discuter, lui ai-je dit. Une petite question cependant : que sont devenues ces cinquante années ? D'où te vient cette récitation du nom de Dieu ? Tu affirmais qu'il n'existe pas... ».

« Oui, oui, j'étais convaincu à ce moment-là, m'a-t-il répondu. Mais à présent la vie me quitte, les médecins ne me donnent pas plus d'une demi-heure. Ne me dérange pas. Laisse-moi répéter le nom de Dieu. Qui sait ? Il existe peut-être. Il n'y a aucun mal à répéter son nom. Si Dieu existe et que je meurs sans répéter son nom, je serai sur la liste noire. Je ne veux pas aller en enfer. J'ai assez souffert sur terre ».

« C'est bien ce que je disais, ai-je déclaré. La conviction intellectuelle ne sert à rien ».

Il ne mourut pas. Il se rétablit. Quelques jours plus tard, je l'ai trouvé dans son jardin : « Et alors, ce soir-là ? ».

« Oublie tout ça, me dit-il. C'était de la faiblesse, l'appréhension de la mort m'a fait répéter le nom de Dieu. Bien sûr, il n'existe pas ».

« En d'autres termes, lui ai-je rétorqué, tu as besoin d'une expérience supplémentaire de la mort. C'était ta première crise cardiaque. Tu as survécu. La deuxième crise ne saurait tarder. Tu en sortiras peut-être, mais à la troisième, tu succomberas. Souviens-toi de ce que tu viens de me dire ».

« Oublions tout cela, dit-il. Je suis absolument certain qu'il n'y a pas de Dieu ».

« Il suffit que la mort te frôle, ai-je répondu, pour que tes convictions superficielles, intellectuelles, s'effondrent. L'idée que Dieu n'existe pas ne t'appartient pas, c'est un emprunt. Ce n'est pas le fruit de ta propre recherche, de ta propre compréhension. Elle n'est pas le fruit de ta conscience mais uniquement le produit de ton mental ».

Donc, chacun réagit différemment. Tu me demandes : *Qu'arrive-t-il à la conscience humaine lorsque les gens comprennent tout à coup qu'ils se trouvent au centre d'un ouragan inéluctable, qui va exterminer la plupart d'entre nous ?*

Ce qui est certain, c'est qu'au moment où le monde entier croule,

vos relations — mère, père, maîtresse, épouse, mari, amant, enfants — ne signifient plus rien du tout. Lorsque le monde est près de disparaître dans le néant, dans un trou noir, les relations que vous avez nouées durant votre vie ne peuvent rester intactes. De fait, les liens dont nous nous entourons cachent le fait que nous sommes des étrangers l'un pour l'autre.

C'est effrayant, nous préférons ne pas y songer. Mais nous sommes toujours seuls, même au cœur d'une foule. Que les gens connaissent notre nom n'y change rien. Nous restons des étrangers. Regardez les couples qui durent depuis 30, 40 ou 50 ans. Plus un homme et une femme vivent ensemble, plus ils comprennent qu'ils sont et restent des étrangers l'un pour l'autre.

Avant leur mariage, ils ont rêvé qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Mais dès la fin de leur lune de miel, l'illusion a pâli puis elle a disparu. Chaque jour de vie commune a élargi le fossé, mais ils ont fait semblant que tout allait bien, que tout était merveilleux. Secrètement, chacun sentait pourtant bien qu'ils étaient irrémédiablement des étrangers l'un pour l'autre. Le monde n'est peuplé que d'étrangers. Et si le monde allait disparaître dans quelques minutes, si toutes les radios et toutes les télévisions annonçaient la fin imminente de notre planète, vous découvririez brusquement votre totale nudité — vous êtes seul.

Un gamin se rend au jardin d'acclimatation avec son père. Ils regardent un lion impressionnant qui marche de long en large dans sa cage. Le petit garçon — il n'a pas 9 ans — a peur. « Papa, dis-moi vite, si ce lion sort de sa cage et t'attrape, quel bus dois-je prendre pour rentrer à la maison ? ».

Question très pertinente. Il ne peut imaginer que la malchance de son père pourrait le toucher, lui aussi. Il doit donc savoir comment rentrer à la maison. Le père eut un choc en constatant que son fils ne se souciait pas le moins du monde de lui. Quoi qu'il arrive au père, la seule chose qui intéresse le gamin est le numéro du bus.

La proximité de la mort arrache tous vos masques, vous révèle sans

ménagement que vous êtes seul, que toutes vos affections étaient des illusions, des subterfuges pour oublier votre solitude. S'insérer dans un milieu social ou fonder une famille traduisent votre espoir d'échapper à la solitude.

La mort dévoile tout cela, impitoyablement. C'est déjà vrai pour les morts individuelles. Si le monde entier est sur le point de mourir, vos relations disparaîtront toutes. Vous mourrez seul, comme un étranger sans nom, sans renommée, sans notoriété, sans pouvoir aucun — totalement dénué. Mais dans ce dénuement, les gens se comportent différemment.

Un vieux monsieur a un rendez-vous avec une jeune femme. Il se rend chez son médecin et demande un aphrodisiaque pour augmenter et prolonger sa libido. Puis il va chercher sa belle et l'emmène dans le meilleur restaurant de la ville. Après avoir commandé le repas, le monsieur envoie la dame se repoudrer le nez. Il profite de son absence pour appeler le garçon : « Mettez ces pilules dans mon potage avant de quitter la cuisine », lui demande-t-il. La jeune femme revient et le temps passe. Le monsieur appelle le garçon : « Vous n'apportez pas le potage ? ». Il lui répond : « Vous l'aurez dans quelques minutes, monsieur, dès que les pâtes se seront calmées ».

Au moment de mourir, la plupart des gens ignorants, non éveillés à la conscience, penseront au sexe. Parce que la mort et la sexualité sont les deux faces d'une même médaille.

Lorsque le monde entier sera menacé de destruction imminente, la plupart des gens inconscients, qui ont réprimé leur sexualité, ne penseront à rien d'autre qu'au sexe. Ils seront obsédés. Tout s'envolera : leurs centres d'intérêt, leurs marottes, leur religion — voici que le monde meurt, peut-être est-il encore temps de faire l'amour une dernière fois. Ils ont réprimé leur libido, leurs pulsions sexuelles, tout au long de leur vie, comme l'exigeaient les prêtres, la société, la culture. Mais à présent, pourquoi s'en soucier encore ? Plus rien ne compte. Plus besoin d'honorabilité. Quant à la religion, on s'en balance...

Mais en réalité, tout dépend de la façon dont les gens ont vécu. Celui qui a vécu sans inhibition, de façon naturelle, celui qui a pleinement vécu chaque instant, sera peut-être capable d'observer, sans plus : ce sera la plus grande tragédie, le plus grand drame de toute l'histoire de l'humanité. Il ne fera rien du tout, il regardera en silence. Mais aucune règle générale ne peut être donnée quant à ce que les gens feront.

Une chose est absolument certaine : pour les gens éveillés, les illuminés, il n'y aura aucune différence. Ils savent que telle est la nature des choses. C'est le fondement même de la vision de Bouddha Gautama. La philosophie de « ce qui est », la conscience du destin de toute chose, qui est de disparaître — à l'image des feuilles qui doivent finalement toutes quitter l'arbre.

Les fleurs viennent au printemps... En Orient — l'Occident n'en a pas la moindre notion —, en Orient, on sait qu'il n'y a pas qu'une seule création. Tout ce qui est créé finit par être détruit, de même qu'un homme va dormir après les labeurs du jour. C'est une idée puissante. Après un certain temps, tout ce qui a commencé doit finir. Ils ont même discuté de la durée exacte, de la longévité d'un monde créé. Là aussi, le temps du repos est inévitable.

Pour l'être pleinement conscient, il n'y a donc rien d'anormal. Cela fait partie de l'existence. Le jour a une fin. La nuit aussi. Et une nouvelle création viendra.

La physique moderne se rapproche de cette idée. Elle a découvert l'existence de trous noirs : il y a d'étranges trous noirs dans l'espace, et si une planète ou une étoile s'en approche, elle est comme aspirée, elle disparaît. Mais la science n'ignore pas que l'équilibre règne dans la nature. Il doit donc y avoir des trous blancs. Le trou noir est peut-être une face de la porte, le trou blanc l'autre face. D'un côté, la planète ou l'étoile est engloutie par le trou noir et échappe à notre vue ; de l'autre côté, du côté du trou blanc, une nouvelle étoile est créée.

Tous les jours, de nouvelles étoiles naissent, d'autres meurent. La

vie et la mort parcourent une ronde sans fin. La vie est le jour, la mort est la nuit, et ce ne sont pas des opposés. La nuit est un repos, un sommeil, nécessaire à la préparation du renouveau.

L'homme conscient n'en sera pas perturbé. Mais l'ignorant paniquera et se mettra à faire ce qu'il n'a jamais osé faire. Il s'est toujours contenu ; à présent, ce n'est plus nécessaire, vogue la galère...

Si les gens savaient d'avance que la fin est proche... mais c'est peu probable, puisque les armes nucléaires balaieront la terre en dix minutes, ce qui exclut toute possibilité d'avertir la population. Si la radio et la télévision annoncent brusquement : « Préparez-vous, il vous reste dix minutes ! », il est possible que le choc psychologique, à lui seul, frappe les gens d'impuissance et de paralysie.

Beaucoup de gens mourront sans doute de terreur et non sous l'effet des armes nucléaires. Il leur suffira d'apprendre que le monde entier va disparaître — et cette nouvelle brisera leur existence fragile. Ce que les gens feront est en réalité imprévisible.

Mais je puis affirmer que pour les éclairés, cela ne changera rien. S'ils boivent du thé, ils termineront leur tasse et leur main ne tremblera pas. S'ils prennent une douche, ils continueront comme si de rien n'était. Aucun choc. Ni paralysie, ni panique. Ils ne se précipiteront pas non plus pour faire ce qui a été réprimé. Plus rien n'est réprimé en eux. Ils ont toujours donné une seule réponse à la nature : « Oui ». Ils diront oui à la planète qui sombre, à la mort ultime. Ils ne connaissent pas le mot « non ». Ils n'opposeront pas la moindre résistance. Ces hommes-là seront les seuls à mourir consciemment. Et celui qui meurt consciemment entre dans le courant éternel de la vie. Il ne meurt pas.

Ceux qui meurent de façon inconsciente renaîtront sur une autre planète, d'une autre matrice — puisque la vie ne peut être détruite, pas même par les armes nucléaires. Seules les maisons qui hébergent la vie peuvent être détruites.

CHAPITRE

4

**EN ROUTE
VERS LE CENTRE
DE VOTRE ÊTRE**

La méditation : la voie vers l'au-delà

Question :

Je sens une forte ressemblance entre la mort et la méditation — une fascination et une peur. Lorsque je me trouve en votre présence, fermer les yeux et méditer est, en quelque sorte, sans danger ; lorsque je suis seul, je suis effrayé. Eclairez-moi, s'il vous plaît.

Entre la méditation et la mort, il y a plus qu'une forte ressemblance. C'est quasiment la même chose. Deux façons de considérer la même expérience. La mort vous sépare de votre corps, de votre mental, de tout ce qui n'est pas « vous ». Mais elle le fait contre votre gré. Vous résistez, vous ne voulez pas être séparé. Vous refusez, vous ne vous laissez pas aller.

La méditation introduit elle aussi une distance entre votre personnalité — ce qui n'est pas vous — et votre être réel. Mais il n'y a pas de résistance. C'est la seule différence. A la place de la résistance, il y a un immense acquiescement, un désir ardent, un accueil passionné. Vous souhaitez cette séparation, vous l'appellez du fond du cœur.

L'expérience est la même : ce qui est faux est séparé de ce qui est réel en vous. Mais à cause de votre résistance, au moment de mourir, vous perdez connaissance, vous sombrez dans le coma. Vous vous

accrochez trop, en mourant. Vous ne laissez pas l'événement se produire, vous fermez portes et fenêtres. Votre attachement à la vie est exacerbé. A elle seule, l'idée de la mort vous plonge déjà dans une terreur indicible.

Pourtant, quoi de plus naturel que la mort ? De plus, elle est absolument nécessaire. Elle doit survenir. Si les feuilles ne jaunissent pas, si elles ne tombent pas, les nouvelles feuilles ne pourront pas se développer. Si vous continuez de vivre dans votre corps usagé, vous ne pourrez déménager vers un autre logis — meilleur, tout frais, offrant de nouvelles possibilités. Peut-être allez-vous prendre une direction différente de celle qui vous a, si souvent déjà, mené au désert. Peut-être atteindrez-vous un nouvel univers de conscience.

Chaque mort est simultanément une fin et un début.

C'est la fin d'une vie dégradée, pourrie, misérable, et en même temps l'occasion d'entamer une vie nouvelle où vous pourriez éviter les erreurs anciennes. C'est le début d'une aventure. Mais parce que vous vous agrippez à la vie que vous refusez d'abandonner — ce qui est de toute façon vain et contraire à la nature des choses —, vous perdez connaissance, vous vous évanouissez.

Tout le monde, à l'exception des éveillés, est inconscient en mourant. C'est pour cela que vous ne savez pas ce qu'est la mort et que vous êtes incapable de la voir comme un nouveau début, une aurore.

La méditation, c'est explorer consciemment.

Vous chercher à savoir ce qui vous constitue, très exactement. A voir clairement ce qui est faux en vous et ce qui est réel. C'est un voyage fantastique qui vous mène du faux au vrai, du mortel à l'immortel, des ténèbres à la lumière. Au moment où vous percevez la séparation entre le mental et le corps et entre vous-même et le témoin, la méditation rejoint l'expérience de la mort. Mais vous ne mourez pas... vous accepterez la mort en souriant, parce que la méditation vous apprend que la mort n'existe pas. Le concept de la mort est tout simplement votre attachement à la vie du corps.

Tu dis: *je sens une forte ressemblance entre la mort et la méditation*... Elle existe, en effet. Dans les documents anciens de ce pays, le maître est défini comme la mort, parce que sa fonction, tout son travail consiste à vous apprendre à méditer. En d'autres termes, il vous apprend à mourir sans mourir — à traverser l'expérience de la mort en ayant la surprise de vous retrouver toujours vivant. La mort n'était pas plus qu'un nuage qui passe. Elle ne vous a pas effleuré. D'où la fascination — et la frayeur. C'est fascinant de connaître cette expérience mystérieuse que tout le monde devra vivre un jour et a vécu de nombreuses fois déjà, mais dans une sorte de narcose. Et c'est vrai que c'est terrible, le sentiment que la mort pourrait être la fin absolue au lieu d'être un nouveau commencement.

Cela se passe au début de ce siècle. Le roi de Varanasi doit subir une intervention chirurgicale majeure. Il est catégorique: pas d'anesthésie. « Vous pouvez m'opérer, dit-il, mais je veux voir ce qui se passe. Je refuse d'être inconscient ».

Les médecins sont perplexes. L'attitude du roi bouscule toutes leurs habitudes. L'opération sera douloureuse, tellement douloureuse que le roi risque de succomber. La chirurgie n'est pas possible si le patient reste conscient...

Peut-être le savoir chirurgical a-t-il tiré l'art de l'anesthésie de l'expérience de la mort, car la mort est le plus grand des chirurgiens. Elle vous sépare de votre corps, de vos pensées, de vos sentiments, toutes choses auxquelles vous vous êtes identifié durant 70 ou 80 ans et qui sont quasiment devenues votre identité. L'amputation est nécessairement douloureuse. Or, la tolérance à la douleur a des limites.

L'avez-vous remarqué? Il n'existe pas de douleur insupportable. Parler de « souffrance intolérable » est une figure de style. Toutes les souffrances sont supportables. Lorsqu'elle devient vraiment insupportable, vous ne la supportez plus, vous perdez connaissance. L'évanouissement est un procédé qui permet à l'insupportable de survenir.

Les médecins ne se seraient pas pliés aux exigences d'un patient

ordinaire. Mais il s'agissait d'un roi et, qui plus est, d'un homme connu pour sa grande sagesse. « Rassurez-vous, dit le roi, tout ira bien. Laissez-moi cinq minutes avant d'entamer votre travail, pour que je puisse me mettre en état de méditation. Lorsque vous commencerez, je serai déjà loin de ce corps. Vous pourrez le taillader à votre guise, moi je serai simplement un témoin, un observateur lointain — comme si vous opéreriez quelqu'un d'autre ».

Il n'y avait pas de temps à perdre, l'opération était urgente. Sans intervention immédiate, le roi pouvait mourir d'un instant à l'autre. Il fallait se décider : opérer en permettant au patient de rester conscient ; ou respecter la routine médicale mais dans ce cas le roi refuserait l'opération et sa mort serait certaine. Dans le premier cas, l'homme survivrait peut-être et puis, il était intransigeant. Acculés, les médecins optèrent pour l'opération.

C'était la première intervention chirurgicale sans anesthésie, effectuée sur un patient en état de méditation.

Le roi ferme les yeux et devient très silencieux. Les chirurgiens perçoivent un changement autour de lui — la vibration, la présence ; son visage est détendu comme celui d'un nouveau-né. Au bout de cinq minutes l'intervention commence. Elle dure deux heures. Les chirurgiens sont aux abois : ils craignent que le patient ne résiste pas au choc. C'est enfin terminé. Et voilà que le roi demande : « Puis-je ouvrir les yeux à présent ? »...

Un peu partout dans le monde, les médecins ont commenté ce cas très étrange. Quant au roi, on lui a demandé ce qu'il avait fait.

« Rien du tout, a-t-il répondu. Méditer est ma vie même. Je vis en silence, de moment en moment. Je vous ai demandé cinq minutes parce que j'allais subir une intervention chirurgicale très dangereuse, il fallait que je sois totalement stabilisé au centre de mon être, sans le moindre vacillement. Alors, ce que vous faites ne m'atteint pas, ce n'est pas à moi que vous le faites. Je suis conscience — et vous ne pouvez opérer une conscience, vous ne pouvez opérer que le corps ».

Tu dis: *lorsque je me trouve en ta présence, fermer les yeux et méditer est, en quelque sorte, sans danger.* Que je sois là ou que je n'y sois pas ne fait, en réalité, aucune différence. Ce dont tu parles n'est qu'une sécurité mentale, l'idée que si le maître est présent, on peut sans danger faire le saut. Si quelque chose tourne mal, il sera là pour t'aider.

Rien ne tourne jamais mal, dans la méditation. Jamais.

Et sans méditation, rien ne va jamais bien. Votre vie tout entière va mal. Vous ne vivez que d'espoir, et vos espoirs sont invariablement déçus. Votre vie est, de bout en bout, une tragédie. Et la cause de cette tragédie est votre manque de conscience, votre ignorance, votre non-méditation.

La méditation ressemble à la mort et c'est vrai, l'expérience est exactement la même. Mais votre attitude est radicalement différente et cette différence est si grande qu'on peut dire de la méditation qu'elle est vie, et de la mort qu'elle n'est que rêve.

Mais c'est le rôle d'un centre d'initiation — où beaucoup de personnes méditent, où un maître est présent — de vous donner un sentiment de sécurité, la sensation de ne pas être seul. Vous savez que si quelque chose tourne mal, on vous aidera immédiatement. En réalité, rien ne peut aller mal.

Donc, méditez lorsque je suis là et méditez aussi lorsque vous êtes seul. La méditation est la seule chose dont on peut affirmer avec une certitude totale qu'elle ne contient aucun risque. Elle vous révèle simplement votre propre existence — qu'est-ce qui peut tourner mal? Et vous ne faites rien du tout. Au contraire, vous cessez de faire des choses. Vous cessez de penser, de ressentir, de bouger — l'arrêt total de toutes vos activités. Seule la conscience reste, parce qu'elle n'est pas activité: elle est vous.

Lorsque vous vous êtes trouvé, la peur disparaît et la vie apparaît sous un jour totalement nouveau — elle n'a plus rien de mondain, plus rien d'ordinaire. Pour la première fois, vous découvrez que

tout est sacré, divin : vous-même mais aussi tout ce qui existe. Tout devient mystérieux et vivre dans ce mystère est la seule façon de vivre sereinement. Vivre dans le mystère, c'est baigner dans une béatitude qui se déverse sur vous comme une pluie. Chaque moment vous apporte des bénédictions de plus en plus nombreuses, de plus en plus profondes — non pas parce que vous les méritez, mais parce que la vie est pure abondance. La vie regorge de bonheur. Il suffit d'être réceptif pour être comblé.

Mais n'entretenez pas l'idée que la méditation est comme la mort, car dans votre esprit, la mort est associée à des pensées très négatives. Cela vous empêchera de faire l'expérience de la conscience... « c'est comme la mort ». En réalité, c'est la *véritable* mort. La mort ordinaire n'est pas une vraie mort, puisque vous serez lié à une nouvelle structure, à un autre corps. Le méditant meurt de la grande mort : jamais plus, il ne sera emprisonné dans un corps.

Un Italien ne vient pas travailler. Le lendemain, le contremaître lui demande de s'expliquer : « Où étais-tu ? ».

« Heu ! ... C'est à cause de ma femme, répond l'Italien. Heu ! ... Elle a fait un semis ».

« Si c'est tout ce que tu trouves à dire, gronde le contremaître, je te mets à la porte ! ».

L'Italien rentre chez lui et demande à sa femme : « Dis-moi, qu'est-ce qui n'allait pas, hier ? ».

« Je te l'ai dit, répond-elle, j'ai fait une fausse-couche ».

« Il me semblait bien, fait l'Italien, que ça avait à voir avec le potager ».

Vous êtes un monceau de malentendus dont certains sont terriblement nocifs. Si vous vous mettez à assimiler la méditation à la mort, cela vous fera beaucoup de mal. Bien que ce soit vrai, vos idées concernant la mort sont telles qu'elles vous empêcheront de méditer.

C'est pour cela que je veux de plus en plus faire de la mort une fête plutôt qu'un deuil, un changement et un nouveau début plutôt qu'un point final, une fin. je veux changer les associations que vous

LA MÉDITATION : LA VOIE VERS L'AU-DELÀ

avez en tête. Cela débayera le terrain et fera de la place pour la méditation.

Si vous êtes silencieux, méditatif, et qu'en même temps vous vous sentez bien vivant et même plus vivant que jamais, ici, près de moi, vous comprendrez qu'il n'y a aucune raison d'avoir peur. Méditez en différentes circonstances et vous découvrirez que la méditation est une merveilleuse source de guérison, de bien-être, de sagesse — et qu'elle ouvre les portes de la vie et de ses mystères.

SANS MOURIR

Connaître la mort sans mourir

Question :

Pourquoi la peur de la mort m'a-t-elle accompagné tout au long de ma vie et qu'est-ce que cela signifie pour moi ?

La méditation et la mort sont deux expériences fort proches. La mort dissout votre ego ; il ne reste plus que votre être pur. C'est la même chose dans la méditation : disparition de l'ego et seule présence de l'existence, de votre être véritable. La similitude est tellement grande que les gens redoutent autant la méditation que la mort. Inversement, si vous n'aviez pas peur de la méditation, vous n'auriez pas peur de la mort non plus.

La méditation vous prépare à mourir.

L'éducation que vous avez reçue visait exclusivement les choses de la vie. C'est une éducation limitée. L'autre partie, beaucoup plus importante puisqu'elle concerne le crescendo de la vie, est totalement niée par les systèmes éducatifs anciens ou actuels.

La méditation vous prépare à cette autre partie. Elle vous aide à connaître la mort sans mourir. Et lorsque vous connaissez la mort en étant vivant, la peur de la mort s'évanouit. Le moment venu, vous

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

contemplerez silencieusement la mort, sachant qu'elle ne peut en aucune manière toucher votre être — pas même l'effleurer. La mort va détruire votre corps, votre mental, mais elle ne peut vous détruire, vous.

Vous appartenez à la vie éternelle.

Comprendre la mort
sans mourir

L'œil du cyclone

La méditation est l'art de transformer les ténèbres en conscience. La formule consiste à être aussi conscient que possible, 24 heures sur 24. Si vous êtes assis, soyez assis consciemment et non comme une souche. Si vous marchez, marchez consciemment, soyez attentif à chaque mouvement, ne soyez pas un robot. Lorsque vous écoutez, écoutez de plus en plus consciemment, de sorte que chaque mot vous parvienne dans sa pureté cristalline, dans toute sa clarté. Tandis que vous écoutez, soyez silencieux ; que votre conscience ne soit pas brouillée par vos propres pensées.

En ce moment, si vous êtes silencieux et conscient, vous pouvez entendre des insectes chanter dans les arbres. La nuit n'est pas vide, elle a son propre chant. Mais si vous grouillez de pensées, vous ne pouvez pas entendre les insectes. Ce n'est qu'un exemple.

En devenant de plus en plus silencieux, vous pourrez entendre votre propre battement cardiaque, et le flot de votre circulation sanguine, de ce torrent qui parcourt sans interruption votre corps. Si vous êtes conscient et silencieux, vous découvrirez une clarté, une créativité, une intelligence de plus en plus grandes en vous.

Un des plus grands philosophes occidentaux, C.E.M. Joad, vivait

ses dernières heures. Il reçut la visite d'un ami, qui était un disciple de Gurdjieff. Joad interpella son ami : « Qu'est-ce qui te pousse vers ce drôle de type, ce Gurdjieff ? Pourquoi perds-tu ton temps ? Et tu n'es pas le seul, beaucoup de gens, paraît-il, perdent aussi leur temps avec lui ».

L'ami répondit en riant : « C'est amusant, les quelques personnes qui sont avec Gurdjieff pensent que toute l'humanité perd son temps, et toi, tu penses que c'est nous qui perdons notre temps ».

« Dommage que ma vie touche à sa fin, dit Joad. Sinon, je serais allé voir et j'aurais pu vérifier ».

« Même s'il ne te reste que quelques secondes, fit l'ami, cela suffit. Veux-tu qu'on le fasse ? ».

Joad acquiesça.

« Ferme les yeux, commanda son ami, et regarde à l'intérieur de toi. Puis ouvre les yeux et dis-moi ce que tu as vu ».

Joad ferma les yeux, les ouvrit, et dit : « Obscurité, rien qu'obscurité ».

Son ami riait toujours : « Je sais que ce n'est pas le moment de rire parce que tu vas mourir. Mais je suis arrivé à temps. Tu n'as donc trouvé qu'obscurité en toi ? ».

« En effet », dit Joad.

« Tu es un grand philosophe, enchaîna son ami, tu as écrit de très beaux livres. Ne vois-tu donc pas qu'il n'existe que deux choses : toi et l'obscurité ? Sinon, qui voit l'obscurité ? Les ténèbres ne peuvent se voir elles-mêmes, et l'obscurité ne peut constater qu'il n'y a qu'obscurité ».

Joad réfléchit. « Seigneur, avoua-t-il, peut-être bien que les gens de Gurdjieff ne perdent pas leur temps. C'est vrai, c'est moi qui ai vu l'obscurité ».

« Tous nos efforts, lui dit son ami, servent à renforcer, à cristalliser ce moi-témoin et à transmuter l'obscurité en lumière. Les deux choses surviennent simultanément. A mesure que le témoin se concentre, l'obscurité diminue. Lorsque le témoin est pleinement épanoui, il est dit « lotus de la conscience », et les ténèbres disparaissent totalement ».

Etre dans l'obscurité, c'est vivre au minimum. Etre plein de lumière signifie vivre au maximum.

Une de magie ancienne

Une clé magique ancienne

Les méthodes de méditation se comptent par centaines. Celle qu'on appelle « vipassana » jouit d'un statut unique, de même qu'il y a eu des milliers de mystiques parmi lesquels Gautama le Bouddha occupe une place particulière. Sous de multiples aspects, Bouddha est incomparable et pour des raisons nombreuses, on peut dire qu'il a fait davantage pour l'humanité que n'importe qui d'autre.

Il s'agit de la méditation qui conduisit Bouddha à l'illumination. Le terme vipassana, dans la langue pali — la langue de Gautama le Bouddha — signifie littéralement « regarder ». Au figuré, le mot veut dire observer, voir, témoigner.

La vipassana comprend trois paliers. Bouddha est un penseur très scientifique. Il commence par le corps ; c'est ce qu'il y a de plus facile à observer. Il est facile d'être le témoin de votre main qui bouge, de votre main qui se lève. Vous pouvez vous observer tandis que vous marchez. Vous pouvez observer chacun de vos pas. Vous pouvez vous observer tandis que vous mangez. Donc, la première étape de vipassana consiste à être conscient de ce que fait votre corps. C'est ce qu'il y a de plus facile. Toute méthode scientifique commence toujours par ce qui est le plus simple.

Mais en observant votre corps, vous allez faire des expériences nouvelles et surprenantes.

Lorsque vous observez consciemment, attentivement, lucidement les mouvements de votre main, vous verrez celle-ci acquérir une grâce, un silence. Faites le même geste sans y prêter attention : il sera plus rapide, il sera aussi dénué de grâce.

Bouddha marchait si lentement qu'on lui en demandait souvent la raison. Il répondait : « Cela fait partie de ma méditation : marcher comme si j'avancais dans un torrent glacial, en hiver... lentement, car l'eau est très froide ; attentivement, parce que le courant est très fort ; lucidement, parce qu'à chaque pas je peux glisser sur une pierre ».

La méthode ne change pas. Seul l'objet change au fur et à mesure qu'on progresse. La deuxième étape est l'observation du mental. Ici, les choses sont plus fines : observez vos pensées. Si vous avez réussi à observer votre corps, vous devez être capable d'observer votre activité cérébrale.

Les pensées sont des ondes très subtiles, des ondes électroniques, des ondes radio. Elles sont aussi matérielles que votre corps. Elles sont invisibles comme l'air est invisible. Mais l'air appartient à la matière au même titre que les rochers. Vos pensées sont matérielles bien qu'invisibles.

C'est la deuxième étape, l'étape intermédiaire. Vous progressez vers l'invisible, mais vous êtes toujours dans le domaine de la matière. Observez vos pensées. Une seule condition : ne jugez pas. Car dès que vous émettez un jugement quelconque, vous oubliez d'observer.

Ce n'est pas un rejet du fait d'apprécier ou de déprécier. Tout jugement est interdit ici pour la bonne raison que pendant que vous vous dites : « Voici une belle pensée », vous cessez d'être l'observateur, le témoin. Vous vous êtes mis à penser, vous vous êtes impliqué. Vous n'avez pas pu rester à l'écart du trafic des pensées, sur le bord de la route, comme un simple spectateur.

En méditant, ne participez pas, ni en approuvant ni en évaluant ni en

condamnant. Restez totalement neutre en observant ce qui se passe dans votre tête.

Vous devez observer vos pensées comme si vous regardiez des nuages qui passent dans le ciel. Vous ne jugez pas les nuages — celui-là, le noir, est mauvais ; celui-là, le blanc, a l'air d'un sage. Un nuage est un nuage, il n'est ni bon ni mauvais. Pour les pensées, c'est la même chose : ce n'est qu'une petite longueur d'onde qui ébranle votre cerveau.

Regardez sans juger, et une surprise plus grande vous attend. Plus votre aptitude à observer se développe et plus les pensées se raréfient. C'est mathématique : si vous êtes à 50 % témoin, vous serez à 50 % penseur. Si vous êtes témoin à 60 %, il restera 40 % de pensées. Celui qui observe à 99 %, le témoin pur, ne voit plus surgir qu'une pensée isolée de temps à autre — un pour-cent. L'époque du trafic fou des heures de pointe est terminée.

Lorsque vous êtes libéré à 99 % de tout jugement, lorsque vous n'êtes plus que témoin, vous êtes devenu un miroir. Le miroir ne juge jamais. Quelqu'un de laid se mire — le miroir reste impassible. Une belle personne se regarde : cela ne fait aucune différence pour le miroir. Personne ne se regarde dans le miroir : le miroir reste tout aussi impassible. Ni le reflet, ni l'absence de reflet n'altère le miroir. La conscience devient un miroir.

C'est un exploit de taille. Vous êtes à mi-chemin dans la voie de la méditation, le plus dur est fait. A présent vous connaissez le secret et ce secret doit encore être appliqué à d'autres objets, c'est tout. Il reste des expériences à faire, toujours plus subtiles. Après les pensées : les émotions, les sentiments, les humeurs. De la tête au cœur, avec pour seul principe, toujours le même : ne pas juger, uniquement observer. La surprise sera que la plupart des émotions, des sentiments et des humeurs qui vous asservissaient cessent de vous perturber.

Lorsque vous êtes triste, la tristesse vous possède. Lorsque vous êtes en colère, ce n'est pas un événement local. Vous êtes plein de colère, chaque fibre de votre être est secoué de colère.

En observant votre cœur, vous découvrez que rien ne vous possède plus. La tristesse va et vient, « vous » n'êtes pas triste. Le bonheur va et vient, « vous » n'êtes ni heureux ni malheureux. Ce qui se passe dans les tréfonds de votre cœur ne « vous » affecte pas du tout. Pour la première fois, vous éprouvez quelque chose qui ressemble à de la maîtrise. Vous cessez d'être l'esclave que vous étiez lorsque la moindre émotion, la moindre humeur et n'importe qui pouvaient, à tout moment, vous perturber.

Lorsque vous devenez un témoin du troisième degré, vous êtes pour la première fois un maître : rien ne vous trouble, rien ne vous submerge. Tout reste à distance, dans la vallée : vous, vous êtes au sommet de la montagne.

Voilà ce que sont les trois paliers de la vipassana. Ils vous ont amené au seuil du temple et la porte est ouverte.

Le quatrième stade, accessible lorsque les trois premiers ont atteint leur perfection, survient à son heure, comme une grâce. C'est un bond énorme du cœur vers l'être, vers le centre même de l'existence. Vous ne pouvez rien provoquer. Cela arrive tout seul, ne l'oubliez pas.

N'essayez pas de forcer les choses, car ce faisant l'échec est absolument certain. C'est un événement. Vous vous préparez tout au long des trois premières étapes. La quatrième est un cadeau offert par l'existence elle-même. C'est un saut quantique. Soudain, votre force vitale, votre état de témoin débouche sur le centre réel de votre être. Vous êtes rentré « chez vous », « à la maison ».

On peut parler de réalisation du Soi, d'illumination, d'ultime libération... mais c'est simplement cela. Vous êtes au terme de votre pèlerinage. Vous avez trouvé la vérité de l'existence et savourez la grande extase que l'existence répand comme une ombre autour d'elle.

La méditation n'est pas un travail.

La méditation est pure félicité.

A mesure que vous avancez, vous découvrez des mondes de plus en plus merveilleux, des espaces de plus en plus lumineux. Là se trouve votre trésor — des silences de plus en plus profonds, qui ne sont pas uniquement absence de bruit, mais plutôt présence d'une musique inaudible — merveilleuse, vibrante, dansante.

En entrant dans le centre ultime de votre être, dans l'œil du cyclone, vous trouvez dieu. Non pas une personne mais une lumière, une conscience, une vérité, une beauté — tout ce dont l'homme rêve depuis des siècles. Tous ces trésors mythiques sont cachés en vous.

Ce n'est pas une ascèse pénible, une torture. C'est très agréable, musical, poétique. Et plus vous approfondissez, plus la joie s'installe et grandit. Ce n'est pas un labeur, c'est une prière — la seule prière que je connaisse.

Pour moi, prier veut dire que vous avez atteint votre être, que vous débordiez d'une immense gratitude envers l'existence. Cette gratitude est la seule véritable prière. Toutes les autres ne sont que comédie, mensonges, élucubrations. Cette gratitude émanera en vous comme le parfum s'élève de la rose.

Un swami juif, Goldstein, emmène une superbe disciple au restaurant, au restaurant le plus cher de Poona. Ils se régalaient de spaghettis italiens, de sushi japonais et de vin français. Comme dessert, ils prennent un gâteau au chocolat allemand et puis un café brésilien. Le garçon présente la note. Goldstein constate qu'il a oublié son portefeuille dans sa chambre. Il sort une photo de Bhagwan Shree Rajneesh de sa poche et la donne au garçon.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? », dit celui-ci.

« Ma meilleure carte de crédit », répond Goldstein.

La méditation est votre meilleure carte !

Une conscience impeccable est une source inépuisable de joie

Question :

Il y a quelques mois, mon ami et moi sommes allés voir son père, qui était mourant. Il y avait beaucoup de monde. Son corps était quasiment froid. Il était indifférent à tout. Mais lorsque nous nous sommes retrouvés seuls, il a ouvert les yeux : « J'ai comme deux corps ; l'un est malade, l'autre est en parfaite santé ». Nous lui avons dit : « C'est exact ! Le corps sain est ton être réel, reste avec celui-là ». « Entendu », a-t-il répondu en fermant les yeux. Nous étions là et avons vu l'énergie morbide qui entourait le lit d'hôpital se transformer. C'était incroyable, cette énergie nouvelle... comme si nous étions en darshan avec toi. Un silence tellement beau. Parler ainsi à quelqu'un qui traversait vraiment cette expérience m'a fait un effet terrible. Car mes paroles n'étaient que des paroles empruntées, ce n'était pas le fruit de ma propre expérience. Après notre départ, son état s'est amélioré. Il est rentré chez lui et est mort paisiblement dans son lit. Voilà dix ans que je suis près de vous et je me suis sentie tellement ignorante devant cet homme prêt à tout lâcher avec une telle confiance, dans une telle clarté, une telle paix.

Ce que tu as vécu là peut se produire chaque fois que quelqu'un meurt. Il suffit d'un peu d'attention. L'homme qui était en train de mourir était conscient — il ne faut pas une très grande dose de conscience pour faire une telle expérience.

Au moment de la mort, votre corps physique et votre corps spirituel commencent à se séparer. D'ordinaire, ils sont tellement confondus que vous ne faites pas la distinction. Mais en mourant, juste avant le dernier soupir, les deux corps se séparent l'un de l'autre. Ils vont suivre des destins différents. Le corps physique va rejoindre les éléments physiques, le corps spirituel poursuit son cheminement et se dirige vers une nouvelle naissance, une nouvelle forme, une nouvelle matrice.

Si le mourant est un tant soit peu attentif, il peut s'en rendre compte et comme tu lui as dit que son corps sain était lui-même, que le corps malade et défaillant n'était pas lui... En de tels moments, il est très facile d'être confiant, parce que ce que vous dites correspond très exactement à ce que le mourant perçoit. Il ne peut plus s'identifier au corps qui se dégrade, par contre il peut sans hésitation se reconnaître dans le corps sain, le corps profond.

Mais tu aurais pu aider cet homme un peu plus. Tu as bien fait, mais tu n'as pas fait assez. L'expérience que traversait cet homme, la cessation de son identification au corps grossier, a immédiatement changé l'énergie qui emplissait la chambre. Elle est devenue silencieuse et paisible. Mais si tu avais appris l'art d'aider un mourant, tu n'en serais pas restée là. Il fallait absolument lui dire quelque chose de plus, parce qu'il était réceptif — tout être humain est confiant au moment de sa mort.

C'est la vie qui engendre des problèmes et des doutes, qui provoque des ajournements. La mort n'accorde aucun délai. Le mourant ne peut pas dire : « Je vais y songer » ou « Je verrai demain ». Ce qu'il y a à faire doit être fait tout de suite, même l'instant suivant est incertain. Il va mourir. Et qu'a-t-il à perdre en faisant confiance ? La mort va de toute façon tout balayer. Il ne craint plus de faire confiance et il n'a plus le temps de réfléchir. De plus, il constate clairement que son corps physique l'abandonne de plus en plus.

C'était très bien de lui dire : « Tu es le corps sain ». Il fallait ajouter : « Tu es le témoin des deux corps : du corps physique qui meurt et du corps qui te paraît sain et qui est le corps psychique. Mais toi, qui

es-tu ? Tu vois les deux corps. Donc, tu es le troisième. Tu ne peux pas être un de ces deux corps puisque tu en as conscience ».

C'est ce processus qui fait tout l'objet du *Bardo*. Nulle part, si ce n'est au Tibet, on n'a étudié l'art de mourir. Le monde entier s'efforçait de développer l'art de vivre tandis que le Tibet — et lui seul — s'occupait de la science et de l'art de la mort, qu'ils appellent le *Bardo*.

Tu aurais dû dire à cet homme : « C'est très bien d'avoir fait un pas. Tu t'es éloigné de ton corps physique. Mais à présent, tu t'identifies à ton corps psychologique. Tu n'es pas cela non plus. Tu es conscience, pure conscience, réceptivité ». Si tu avais aidé cet homme à comprendre qu'il n'était ni ce corps-ci, ni ce corps-là, mais quelque chose de désincarné, dénué de forme, pure conscience, sa mort aurait été un phénomène tout différent.

Tu as assisté à une transformation de l'énergie ; tu en aurais vu une autre. Tu as ressenti le silence ; tu aurais entendu de la musique également et une sorte d'énergie dansante, un parfum aurait rempli la pièce. Et le visage de l'homme aurait baigné dans quelque chose de nouveau — l'aura lumineuse.

S'il avait franchi ce deuxième cap, cette mort aurait été la dernière pour lui. Le *Bardo* parle de la « grande mort », celle qui ne prélude pas à une nouvelle naissance sous une autre forme, à un nouvel emprisonnement. L'être demeure alors dans la conscience éternelle, océanique, qui emplit l'univers tout entier.

Souvenez-vous en — cela peut arriver à beaucoup d'entre vous. Vous serez peut-être aux côtés d'un ami ou d'un parent, de votre mère, de votre père. Lorsqu'ils vont mourir, aidez-les à comprendre deux choses : d'abord, qu'ils ne sont pas le corps physique — un moribond constate cela très facilement. Ensuite... c'est plus difficile, mais celui qui a vu la première chose peut réussir... Voir qu'on n'est pas le deuxième corps non plus. Vous êtes au-delà des deux corps. Vous êtes liberté pure, conscience pure.

Si cet homme avait franchi le deuxième cap, vous auriez assisté à un

miracle. Vous auriez perçu, autour de lui, bien plus qu'un silence ; quelque chose de vivant, quelque chose qui appartient à l'éternité, à l'immortalité. Et toutes les personnes présentes auraient ressenti une immense gratitude, parce qu'un tel décès ne provoque aucun deuil, c'est un moment de célébration.

Si vous pouvez transformer la mort en une célébration, vous avez vraiment aidé votre ami, votre mère, votre père, votre frère, votre femme, votre mari. C'est le plus grand cadeau qu'on puisse offrir en cette vie. Et à l'approche de la mort, c'est très facile. L'enfant ne songe pas à la vie, à la mort. Il ne s'en soucie pas. Le jeune adulte est trop occupé à ses jeux biologiques, trop absorbé par ses ambitions, par la poursuite de l'argent, du pouvoir, du prestige. Il n'a pas le temps de se poser les questions éternelles.

Mais au moment de mourir, vous n'avez plus d'ambition. Que vous soyez riche ou pauvre ne fait plus aucune différence. Ni que vous soyez un saint ou un criminel. La mort vous pousse au-delà de toutes les distinctions, au-delà des jeux stupides de la vie.

Hélas ! au lieu d'aider le mourant, on détruit cet instant magnifique. C'est le moment le plus précieux de la vie. Même si l'on vit cent ans, c'est la mort qui est le moment le plus précieux. Mais les gens se mettent à pleurer, à manifester leur émotion : « C'est trop tôt, quel dommage » ... A moins qu'ils ne s'efforcent de consoler le mourant : « Ne sois pas inquiet, les médecins disent que tu t'en tireras ».

Tout cela est ridicule. Et les médecins sont partie prenante dans cette comédie. Ils ne vous disent pas que la mort est là. Ils évitent ce sujet ; ils s'obstinent à vous donner de l'espoir. « Ne craignez rien, disent-ils, tout ira bien », alors qu'ils savent fort bien que vous allez mourir. Ils vous bercent d'illusions, ignorant que c'est en mourant que vous devez être pleinement conscient — conscient avec une telle acuité, une telle lucidité, que vous pourrez expérimenter la conscience pure. Ce moment peut devenir une grande victoire. C'en est fini de la mort pour vous, il n'y a plus que la vie éternelle.

Le Bardo tibétain

La mort n'est pas la fin de la vie, c'est son faîte, c'est l'apogée. Vous n'êtes pas au terme de votre existence, vous allez passer dans un autre corps. C'est ce que l'Orient appelle « la roue ». Elle tourne et tourne. Oui, il y a moyen de l'arrêter. Mais ce n'est pas la mort qui, automatiquement, l'arrête.

C'est une des leçons, c'est même la plus grande des leçons qui me viennent de la mort de mon grand-père. Il pleurait, les larmes coulaient sur ses joues, et il nous demandait d'arrêter la roue. Nous étions désarmés : comment faire pour arrêter la roue ?

Sa roue était sa roue à lui. Nous ne pouvions même pas la voir. C'était sa propre conscience, lui seul pouvait l'immobiliser. Il nous appelait au secours parce qu'il était incapable de l'arrêter lui-même. C'est pour cela qu'il pleurait et qu'il nous demandait avec une telle insistance d'arrêter la roue — comme si nous étions sourds. Nous lui disions : « Nana, nous t'avons entendu et nous avons compris. S'il te plaît, calme-toi ».

Et puis quelque chose s'est produit. Je n'en ai jamais parlé à personne. C'était peut-être prématuré. Je lui disais : « S'il te plaît, tais-toi ». Le char à bœufs cahotait sur cette route épouvantable, qui

n'était même pas une route, rien qu'un sentier. Et mon grand-père suppliait : « Arrête la roue, Rajah, m'entends-tu ? Arrête la roue. »

Et moi je n'en finissais pas de répéter : « Je t'entends, je comprends ce que tu veux dire, mais tu sais bien que toi seul peux arrêter la roue, alors, je t'en prie, tais-toi. Je vais essayer de t'aider. »

Ma grand-mère était stupéfaite. Elle me regardait avec des yeux ronds : « Que dis-tu ? Pourrais-tu l'aider ? »

Je lui ai dit : « Oui. Ne prends pas cet air abasourdi. Je viens brusquement de me souvenir d'une vie précédente. En le voyant mourir, je me suis souvenu d'une de mes propres morts. » Cette vie et cette mort s'étaient déroulées au Tibet. C'est le seul pays qui sait, de manière très scientifique, comment arrêter la roue. Je me suis mis à scander quelque chose.

Ma grand-mère n'y comprenait rien, mon grand-père moribond non plus, ni le serviteur Bhoora qui écoutait attentivement depuis le siège avant. Plus encore : moi-même, je ne comprenais pas un traître mot de ce que je psalmodiais. Ce n'est que douze ou treize ans plus tard que j'ai su. Il a fallu tout ce temps pour que je sache ce que c'était. C'était le *Bardo Thödol*, un rituel tibétain.

Au Tibet, lorsqu'une personne meurt, on lui récite un certain mantra. Ce mantra est appelé *Bardo*. Il dit : « Détends-toi, tais-toi. Va dans le centre de ton être et reste là. Ne le quitte pas, quoi qu'il arrive à ton corps. Sois simplement le spectateur. Laisse les choses arriver, n'interviens pas. Souviens-toi, souviens-toi, souviens-toi que tu n'es rien d'autre que le témoin. C'est cela, ta nature véritable. Si tu peux mourir en sachant cela, la roue s'arrêtera. »

Je répétais le *Bardo Thödol* pour mon grand-père mourant, sans savoir ce que je faisais. C'était insolite — non seulement cette récitation, mais aussi le fait que mon grand-père écoutait dans un recueillement total.

Peut-être parce que la langue tibétaine a des sonorités étranges. Il

n'avait sans doute jamais entendu un seul mot de tibétain auparavant. Qui sait, il ignorait peut-être jusqu'à l'existence d'un pays appelé le Tibet. Mais il écoutait en silence. Le *Bardo* agissait sur cet homme qui n'y comprenait rien. Parfois, des choses que vous ne comprenez pas agissent ; elles agissent parce que vous ne comprenez pas.

Le prince transcendant

Le prince transcendant

Le prince Guelf de Hanovre, né le 25 janvier 1947, était l'arrière petit-fils du dernier empereur d'Allemagne. Comme son père, le prince Georg Wilhelm, il descendait des rois anglais de Hanovre. Sa mère, la princesse Sophie de Grèce, est une sœur du prince Philippe Mountbatten d'Angleterre.

Le prince Guelf fit ses études dans des écoles très sélectes, la Schloss Schule Salem en Allemagne et Gordonstoun en Ecosse, également fréquentée par son cousin, le prince Charles.

Le prince Guelf s'éloigna progressivement de son milieu d'origine. Il étudia l'économie à l'université de Tübingen et épousa son amie roturière plutôt qu'une princesse. Le prince et sa femme Wibke participèrent bientôt à des thérapies de groupe et se rendirent finalement au centre de thérapies de Zist, où ils animèrent des groupes. A Zist, ils découvrirent les méditations d'Osho Rajneesh et participèrent à un groupe dirigé par deux sannyasins.

Peu avant ses derniers examens universitaires, le prince Guelf quitta l'Allemagne avec Wibke et Tania, leur fille âgée de cinq ans, et partit à destination de l'Inde. Ils arrivèrent à l'ashram de Osho Rajneesh à Poona en décembre 1975.

Tania en tête, toute la famille prit sannyas le 16 décembre 1975. Le prince Guelf reçut d'Osho le nom de swami Anand Vimalkirti. Anand signifie félicité, Vimalkirti signifie essence pure...

Le 5 janvier 1981, alors qu'il faisait des exercices de karaté pour s'échauffer, Anand Vimalkirti succomba à une hémorragie cérébrale. Pendant 5 jours, son corps fut maintenu en vie par des appareils respiratoires, dans un hôpital de Poona. Sa mère, la princesse Sophie, et son frère, le prince Georg, arrivèrent d'Allemagne pour être à ses côtés.

Les années qu'il avait consacrées à la méditation avaient appris à Vimalkirti à dépasser les liens du corps, du mental, du cœur. Il atteignit l'illumination le 9 janvier dans la soirée et quitta son corps le lendemain matin. Sa famille, ses amis, tous les membres de la commune participèrent à une célébration durant laquelle Osho déposa des roses sur le cœur de Vimalkirti, en témoignage de l'amour qui avait existé entre le maître et le disciple. Des milliers de sannyasins accompagnèrent le corps vers le lieu de crémation, en dansant et en chantant. « Qu'il parte comme un prince, dit Osho. C'était un prince. Chacun de mes sannyasins est un prince. »

Le 13 janvier, aux sons de la valse « Le beau Danube bleu », la famille de Vimalkirti, à laquelle s'était joint le prince Georg Wilhelm, ramena les cendres à l'ashram. Elles furent placées dans un samadhi (monument commémoratif) de marbre, installé dans un coin paisible et ombreux de l'ashram.

« C'était un prince ! L'aristocratie n'est pas affaire de naissance, c'est une qualité du cœur. J'ai reconnu en lui une des âmes les plus rares, les plus belles de ce monde. »

Question :

Pouvez-vous nous parler de ce qui est arrivé à Vimalkirti ?

Il n'est rien arrivé à Vimalkirti — rien du tout, parce que le nirvana, c'est « rien du tout ». L'Occident n'a pas la moindre notion de la beauté du « rien ». Toute l'attitude occidentale est extravertie, orientée vers les choses, vers l'action. Pour vous, « rien » signifie « néant ». Vous êtes dans l'erreur.

C'est une des découvertes majeures de l'Orient : que le rien n'est pas vide, que c'est le contraire du vide. C'est la plénitude, la profusion.

Entendez « rien » comme « pas quelque chose », et brusquement la gestalt change, la signification change.

Ce rien-là est l'objectif du sannyas. Il s'agit d'atteindre un monde où « rien » n'arrive ; les événements se sont tous dissipés. L'acte a disparu, l'acteur a disparu, le désir a disparu, le but a disparu. L'être est, tout simplement — pas une ride à la surface du lac de la conscience, pas un bruit.

Le Zen appelle cela « le son du battement d'une seule main ». Une seule main ne peut produire un bruit de battement. C'est donc un son inaudible, l'*omkar*, le silence. Mais le silence n'est pas vide, il est plein. Lorsque vous êtes totalement silencieux, totalement en harmonie avec le « rien », devenu « pas quelque chose, pas ceci et pas cela », le tout vous remplit, l'au-delà se déverse en vous.

Mais l'attitude occidentale a envahi le monde entier : nous sommes des intoxiqués du « faire », alors que tout mon enseignement doit vous aider à devenir des zéros. Le zéro est la seule expérience parfaite en cette vie ; c'est l'expérience de l'extase.

Vimalkirti est béni. Il est un de ces rares élus, parmi mes sannyasins, qui n'a jamais hésité un seul instant ; sa confiance a toujours été totale. Il n'a jamais posé de question, il n'a jamais écrit de lettre, il n'a jamais soulevé la moindre objection. Sa confiance était telle qu'il a progressivement fusionné avec moi. Il a un cœur exceptionnel. Une telle qualité de cœur ne se rencontre plus nulle part. C'est un prince, un être royal, un aristocrate au vrai sens du terme. L'aristocratie n'est pas affaire de naissance, c'est une qualité du cœur. J'ai reconnu en lui une des âmes les plus rares, les plus belles de ce monde.

C'est absurde de demander : « Qu'est-ce qui arrive à Vimalkirti ? »

Bien sûr, c'est votre vieille tendance à penser comme on vous l'a appris, surtout lorsqu'il s'agit d'un Allemand.

Cela me rappelle une histoire.

Le petit Jo est assis dehors, sous un arbre. Sa mère l'appelle : « Jo, qu'est-ce que tu fais ? »

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

« Rien, maman », répond Jo.

« Rien ? Réponds, Jo, qu'est-ce que tu es en train de faire ? »

« Mais, maman, je ne fais rien du tout ! »

« Cesse de mentir ! Dis-moi ce que tu fais ! »

Le petit Jo soupire, ramasse un caillou, le jette, et dit : « Je jette des cailloux, maman ».

« Je m'en doutais, crie sa mère. Arrête ça tout de suite ! »

« Bon dieu, se dit le petit Jo, on ne peut même pas ne rien faire... »

Il faut toujours « faire quelque chose »... Personne, pas même vous, ne pouvez me croire quand je dis que Vimalkirti ne fait rien ; il est, c'est tout.

Le jour de son accident cérébral, j'étais un peu soucieux, j'ai demandé aux médecins de l'ashram de l'aider à rester dans son corps ne serait-ce que pendant 7 jours.

Sa transformation était déjà si belle, et puis brusquement cette interruption alors que son évolution était inachevée... Il était si près de l'aboutissement : encore un tout petit pas et il s'immergerait dans l'au-delà.

On m'a beaucoup interrogé pour savoir ce que je pense de la survie assurée par des moyens artificiels. Pour le moment, Vimalkirti respire d'une manière factice. Sans les appareils, il serait mort le jour même de son accident vasculaire. Sans ces méthodes modernes, il se trouverait déjà dans un autre corps, il serait déjà entré dans une nouvelle matrice. Mais je n'aurais plus été là au moment où il en aurait eu besoin. Trouverait-il un maître ? Qui sait... Et qui plus est, un maître fou comme moi ? Après les relations profondes qu'il a eues avec moi, il ne pourrait sans doute plus s'abandonner à un autre maître. Tous les autres lui paraîtront plats, ternes, inertes !

Je voulais donc qu'il reste ici un peu plus longtemps. La nuit dernière, il a réussi le passage, il a franchi la frontière entre le faire et le non-faire. Le petit « quelque chose » qui subsistait en lui s'est évaporé. A présent, il est prêt, nous pouvons prendre congé de lui, fêter et lui dire de tout cœur adieu.

Souhaitons-lui avec enthousiasme un excellent voyage ! Escortez-le en dansant, en chantant.

Lorsque je suis allé le voir, voici ce qui s'est passé entre nous. J'attendais à ses côtés, les yeux fermés — il était extrêmement heureux. Son corps était totalement hors d'usage. Les chirurgiens, les neurochirurgiens et autres médecins étaient inquiets. Ils me demandaient encore et encore quelles étaient mes intentions et pourquoi je voulais maintenir Vimalkirti dans ce corps qui ne valait plus rien. Même s'il survivait, le cerveau ne fonctionnerait plus jamais correctement. C'est évident que je ne souhaite pas une telle situation. Mieux vaut partir.

Ils se demandaient pourquoi je voulais qu'on entretienne la respiration artificielle. Le cœur s'arrêtait par moments et devait être stimulé. Hier, les reins ont commencé à se bloquer. Le cerveau avait été drainé à cause d'un angiome important. Cette hémorragie était due à une faiblesse vasculaire congénitale. L'accident était inévitable, il était inscrit dès le début dans le programme de cet organisme.

Mais Vimalkirti a vraiment vécu : avant cet accident, il a consacré sa vie à l'épanouissement véritable. Il avait quasiment réussi. La nuit dernière, le dernier obstacle a disparu.

Lorsque je lui ai dit : « Vimalkirti, à présent tu peux rejoindre l'au-delà, avec toutes mes bénédictions », il a dit, presque crié, de joie : « Formidable ! ». « Oui, c'est très fort », lui ai-je dit.

Et je lui ai raconté une histoire.

Le corbeau va voir le crapaud et lui annonce qu'il va y avoir une grande fête au paradis.

Le crapaud ouvre sa grande bouche et dit : « Forrr-midable ! »

Le corbeau poursuit : « Il y aura des mets délicieux et toutes sortes de boissons. »

Le crapaud, la bouche toujours grande ouverte : « Forrr-midable ! »

« Et il y aura plein de jolies femmes. Pour la musique, nous aurons les Rolling Stones. »

Le crapaud, la bouche de plus en plus grande, répète : « Forrr-midable ! »

« Mais, précise le corbeau, ceux qui ont une grande bouche ne seront pas admis. »

Le crapaud pince les lèvres et murmure : « Pauvre alligator, il va être déçu. »

Vimalkirti était parfaitement beau. Il n'aura pas besoin de revenir dans un corps. Il est éveillé désormais, il se trouve dans l'état de bouddhité.

Réjouissez-vous, dansez, chantez, fêtez ! Vous devez apprendre à célébrer la vie et la mort. La vie n'a pas l'envergure de la mort. Mais la mort ne peut être grandiose que si vous atteignez le quatrième stade, *turiya*.

Pour l'homme ordinaire, il est difficile de ne pas s'identifier au corps, au cerveau, au cœur. Pour Vimalkirti, c'était facile. L'identification au corps devait céder, le corps étant déjà mort. Il était mort depuis cinq jours. Le cerveau était abîmé, le cœur près de lâcher.

Pour l'entourage, cet accident était un accident. Pour Vimalkirti, c'était une bénédiction déguisée. Impossible de s'identifier à un tel corps : des reins qui ne fonctionnent pas, des poumons en panne, un cœur qui s'arrête, un cerveau qui ne peut plus servir. Comment s'identifier à un tel organisme ? Impossible. Un peu de lucidité suffit alors pour s'en détacher — et Vimalkirti ne manquait pas de lucidité. Il a immédiatement compris : « Je ne suis pas le corps, je ne suis pas le mental, je ne suis pas le cœur non plus. » Après ces trois stades, vous atteignez *turiya*, votre nature véritable.

Vimalkirti aimait mes blagues. En voici une dernière pour lui.

Un couple d'Italiens fonce vers l'hôpital : la femme est sur le point d'accoucher. Mais les voici pris dans un accident grave. L'homme est emmené à l'hôpital, dans le coma.

Trois mois plus tard, il sort du coma et apprend qu'il est l'heureux père de jumeaux, un garçon et une fille. Il se dépêche de rejoindre sa famille et, après les retrouvailles, demande à sa femme comment s'appellent les enfants.

« Tu sais, moi j'ai respecté la tradition italienne, je n'ai pas choisi de nom, c'est l'homme qui doit faire ça. Tu étais inconscient, alors c'est ton frère qui s'en est chargé. »

L'homme est alarmé : « Mon frère est un idiot ! Il ne sait rien, il ne connaît rien du tout ! Qu'a-t-il inventé comme nom ? »

« Il a appelé la fille Agnès », lui dit son épouse.

« Ce n'est pas mal du tout, estime l'homme. Et le bambino ? »

« Il a appelé le garçon Aneveu ».

Voici le sigle de ma *philosie* : vie, amour, rire. La vie n'est qu'une semence, l'amour est une fleur, le rire est une fragrance. Il ne suffit pas de naître. Il faut apprendre à vivre : c'est le A de la méditation. Puis il faut apprendre l'art d'aimer : c'est le B de la méditation. Et enfin, il faut apprendre l'art de rire : c'est le C de la méditation. La méditation n'a que trois lettres : ABC.

Aujourd'hui, saluez Vimalkirti avec allégresse. Faites entendre des rires sonores... Il sera là, dans vos sourires, dans votre rire. Il sera dans les fleurs, dans le soleil, dans le vent, dans la pluie, parce que rien ne se perd jamais — personne ne meurt, on s'intègre dans l'éternité.

Si des larmes vous montent aux yeux, que ce soient des larmes de joie pour ce qu'il a accompli. Ne pensez pas à vous-même, ni qu'il va vous manquer. Pensez à lui, songez à ce qu'il a réalisé.

Toute ma démarche est célébration. Pour moi, la religion est l'ensemble de la célébration, tout l'arc-en-ciel, toutes les couleurs de la fête. Que ce soit un grand moment pour vous. Célébrer le départ de Vimalkirti peut vous faire atteindre de nouvelles hauteurs, de nouvelles dimensions de l'être. C'est possible. Il ne faut pas manquer de tels moments. Il faut y puiser tout ce qu'ils peuvent donner.

La belle sans la bête

Ceux qui connaissent la méditation savent aussi quelque chose de la mort. C'est même la seule façon de connaître la mort avant de mourir.

Aucun vécu ne dépasse en importance le vécu de la mort. Si je dis cela, ne n'est pas que je sois revenu de la mort pour vous instruire, mais parce que je sais qu'en méditant, vous accédez à la même sphère que celle de la mort. En méditant, vous cessez d'être votre physiologie, votre biologie, votre chimie ou votre psychologie. Tout cela est laissé loin derrière vous.

Vous vous retirez dans votre centre profond, où n'existe plus que la conscience pure. Cette conscience pure persistera lorsque vous mourrez : elle ne peut vous être enlevée. Tout le reste, tout ce que vous pouvez perdre, vous l'abandonnez de plein gré durant la méditation.

Méditer signifie donc mourir en restant vivant.

C'est tellement beau, indiciblement beau, qu'on ne peut dire qu'une seule chose : la mort doit être une expérience de ce genre, mais des millions de fois plus magnifique encore.

Lorsque vous mourez, vous abandonnez simplement votre forme. Vous-même, vous êtes absolument intact, pour la première fois libéré de l'enfermement dans votre physiologie, dans votre biologie, dans votre psychologie.

Les murs de la prison s'effondrent — vous êtes libre. Pour la première fois, vous pouvez déployer vos ailes dans l'existence.

CHAPITRE

5

**JOUISSIEZ TOTALEMENT !
UNE VUE
DEPUIS LES CIMES
ENSOLEILLÉES**

Des ténèbres vers la lumière

Question :

Pouvez-vous nous parler du décès de votre père ?

Ce n'était pas le moins du monde un décès. Ou alors, parlons d'une mort absolue — c'est la même chose. J'espérais que mon père mourrait de cette façon-là. Tout le monde devrait aspirer à une telle mort. Il est mort en samadhi, totalement détaché du corps et de l'intellect.

Je ne l'ai vu que trois fois durant son hospitalisation qui a duré un mois. Je suis allé le voir chaque fois que je le sentais tout proche du seuil. Les deux premières fois, j'ai redouté qu'il ne meure dans un état qui le vouerait à une nouvelle naissance ; il était encore légèrement attaché au corps. Il méditait de plus en plus profondément, de jour en jour, mais quelques chaînes l'attachaient toujours au corps ; elles n'étaient pas encore toutes défaites.

Et puis un jour, en le voyant, j'ai ressenti un immense bonheur. J'ai compris qu'il connaîtrait la bonne mort. Il ne se souciait plus du corps. A 3 heures du matin, il a atteint les premières étincelles de l'éternité et sur-le-champ il a compris qu'il allait mourir. Il m'a appelé. Les deux premières fois, j'y étais allé sans qu'il ne me le

demande. Il m'a appelé parce qu'il savait qu'il allait mourir. Il voulait prendre congé et il l'a fait merveilleusement — pas de larmes, pas le moindre regret de la vie.

Ce n'était pas une mort mais une naissance à l'éternité. Il est mort en temps voulu et est né à l'éternité. On peut aussi dire que c'était une mort totale. Totale en ce sens qu'il ne reviendra plus dans un corps. C'est l'accomplissement ultime que rien ne surpasse.

Il a quitté le monde en silence, en paix, avec joie. Il est sorti de ce monde comme une fleur de lotus. Cela mérite pleinement d'être célébré. De tels événements peuvent vous apprendre à vivre et à mourir. Chaque décès doit être célébré, mais ce ne peut vraiment être une fête que lorsque la mort donne accès à des plans supérieurs d'existence.

Il est mort illuminé. C'est une telle mort que je souhaite à mes sannyasins. La vie est désolante lorsque vous n'êtes pas éclairé, mais pour l'être accompli, tout, y compris la mort, devient magnifique. Si vous n'êtes pas éveillé, la vie est laide, misérable, parfois infernale. Si vous êtes éveillé, la mort offre la clé du divin ; elle n'a plus rien de pénible ou d'épouvantable. Bien au contraire : elle vous libère de toutes les misères.

Je suis profondément heureux que mon père soit mort ainsi. N'oubliez pas : à mesure que la méditation s'approfondit, vous vous identifiez de moins en moins au phénomène corps-mental. Et lorsque la méditation culmine, vous percevez tout.

Il était pleinement conscient de l'imminence de sa mort. Il m'a appelé — pour la première fois. Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il n'était plus dans le corps. Les douleurs physiques avaient disparu. Les médecins n'y comprenaient rien : ce corps fonctionnait de façon absolument normale. Ils étaient à mille lieues de penser qu'il allait mourir. Les jours précédents, oui, là il était moribond. Il souffrait beaucoup, tout allait mal : le cœur défaillait, le poulx était imperceptible, il y avait des caillots de sang dans le cerveau, dans une jambe, dans une main.

Et puis, tout était redevenu absolument normal. Les médecins l'ont examiné et ont déclaré qu'il était hors de danger, que la mort était écartée et même exclue dans l'immédiat. Et pourtant, la situation que les médecins considéraient comme la plus encourageante était celle de son dernier jour.

Lorsque mon père a été hospitalisé, il était à deux doigts de la mort. Les médecins s'attendaient d'ailleurs à ce qu'il ne survive pas à cette journée. Mais il survécut. Pendant les 24 heures suivantes, les médecins ont hésité à se prononcer. Un chirurgien a proposé l'amputation d'une jambe, disant que si les caillots de sang allaient obstruer des artères dans d'autres parties du corps, il serait impossible d'intervenir.

Je me suis opposé à cette amputation. Il faut bien mourir un jour — pourquoi mutiler le corps et créer un surplus de souffrances ? Vivre, sans plus, est dénué de sens, et prolonger la vie n'a, en soi, aucun sens non plus. J'ai donc dit non, ce qui les a surpris. Mais en voyant mon père toujours vivant quatre semaines plus tard, ils ont estimé que mon choix était judicieux. La jambe condamnée reprenait vie. Mon père a même pu marcher, ce que le docteur Sardesai a taxé de miracle. Personne n'espérait qu'il marcherait de nouveau.

Maintenant, tout était parfaitement normal. On m'annonça que tout danger était écarté. Lorsque la méditation survient avant la mort, tout rentre dans l'ordre. On meurt en parfaite santé parce qu'on ne meurt pas vraiment, on accède à des plans supérieurs. Le corps devient un marchepied.

Mon père méditait depuis des années. C'était un homme exceptionnel — il est rare de trouver un tel père. Un père qui devient le disciple de son fils... Le père de Jésus n'est pas devenu son disciple. Le père de Bouddha a hésité durant des années. Mon père méditait depuis longtemps. Trois heures par jour, de 3 à 6 heures du matin, il méditait. Et, sur son lit d'hôpital, il méditait aussi.

Puis soudain, c'est arrivé. On ne peut pas prévoir le moment... Il faut continuer de creuser. Un jour, on tombe sur la source, la source

de la conscience. S'il avait quitté son corps un jour plus tôt, il aurait dû revenir dans un autre corps — il lui restait un rien d'attachement. Mais ce jour-là, la table était vraiment rase. Il a atteint l'état du non-mental, il est mort comme un Bouddha. Que peut-on obtenir de plus précieux que la bouddhité ?

Tout ce que je fais ici n'a d'autre but que de vous aider à vivre comme des bouddhas et à mourir comme des bouddhas. La mort d'un bouddha est vie et mort, simultanément. Ce n'est pas une mort, parce que la vie est éternelle. La vie ne commence pas à la naissance, ne se termine pas à la mort. Vous êtes né et vous êtes mort des milliers de fois. Ce sont de brefs épisodes dans le cheminement éternel. Mais vous êtes inconscients et ne pouvez voir ce qui est au-delà de la naissance et de la mort.

En élargissant votre conscience, vous pourrez voir votre visage originel. Il a vu son visage originel. Il a entendu le bruit produit par le battement d'une seule main. Il a entendu le son inaudible. Ce n'est pas un décès : c'est l'entrée dans la vie éternelle. On peut aussi parler de mort totale : totale, parce qu'il ne reviendra pas sous une forme quelconque.

Réjouissez-vous !

La réalité immortelle

Coulez toujours avec le flot de la vie. N'essayez jamais d'aller à contre-courant, n'essayez jamais de devancer le courant. Coulez dans un tel état de détente qu'à chaque instant, vous vous sentiez à l'aise, « chez vous », en accord avec l'existence.

Ensuite, sachez que la vie n'est pas courte. Elle est éternelle. Il n'y a aucune raison de se hâter. En vous dépêchant, vous ne pouvez que rater. Voyez-vous une hâte quelconque dans l'existence ? Chaque saison vient à son heure, la fleur s'épanouit lorsque le moment est venu. L'arbre ne se dépêche pas de pousser sous prétexte que ses jours sont comptés.

Nous sommes ici depuis toujours et nous serons toujours ici. Bien sûr, sous d'autres formes, dans d'autres corps. La vie poursuit son évolution vers des stades de plus en plus élevés. Mais il n'y a pas plus de fin qu'il n'y a eu de début. Vous apparaissez dans une vie sans origine et sans fin. Vous existez entre deux éternités.

Quoi qu'il arrive, ne vous écartez jamais de votre propre nature.

Certains arbres poussent lentement, d'autres vite. Il n'y a aucune

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

vertu spéciale au rythme de croissance, qu'il soit rapide ou qu'il soit lent. Une chose reste dans tous les cas constante : chaque arbre suit sa propre nature.

Cherchez jusqu'à votre dernier souffle

Question :

Comment croire que l'âme échappe à la mort et transmigre vers une autre forme de vie, ou bien se dissolvait dans l'univers ?

Je ne vous ai jamais demandé de croire quoi que ce soit. L'existence de l'âme au-delà de la mort, sa migration vers d'autres formes vivantes, sa dissolution dans l'existence lorsqu'il n'y a plus rien à apprendre, plus de question à élucider, plus de quête, plus de désir — tout cela constitue *mon expérience*.

La transmigration est la conséquence de votre désir de vivre. Il faut qu'il y ait un désir à satisfaire — c'est une condition fondamentale.

Ce n'est pas *vous* qui renaissiez encore et encore. C'est votre désir qui continue et continue, qui n'est jamais satisfait. Vous suivez simplement votre désir comme une ombre.

Je n'ai jamais dit que vous deviez y croire. Au contraire, je veux vous voir sceptique, je veux que vous doutiez et fassiez vos propres recherches. Je veux provoquer votre recherche et pas du tout susciter votre foi.

Ma religion n'est pas une croyance.

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

C'est une quête de la vérité profonde.

Ce que je dis n'a d'autre but que de vous stimuler à chercher ; certainement pas celui de vous faire accepter un dogme.

Si je dis que l'âme échappe à la mort, ce n'est qu'une hypothèse pour vous. Pour moi, c'est un fait d'expérience. Moi, je ne « crois » pas ; je *sais*.

Lorsque je dis que l'âme transmigre, je parle d'une expérience. Je me souviens de mes vies passées. J'ai transmigré ; cela ne fait aucun doute pour moi, mais je n'en parle pas pour que vous le croyiez. J'essaie d'éveiller votre intérêt pour cette étrange recherche des vies passées. Si je puis connaître mes vies antérieures — qui sont toutes enregistrées dans l'inconscient, rien ne se perd jamais —, vous pouvez également descendre dans *votre* inconscient et vous souvenir de vos vies précédentes. Lorsque vous savez, toute croyance devient superflue — vous *savez*. Et quand vous ne savez pas, abstenez-vous de croire. Croire en quelque chose empêche de jamais savoir.

Mais lorsqu'on sait, il est stupide de croire. Pourquoi croire ? Vous savez.

Vous ne croyez ni au soleil ni à la rose. Vous les connaissez. Vous croyez en Dieu parce que *vous ne le connaissez pas*. Vous croyez en l'existence de l'âme parce que vous n'en savez rien.

Soulever un coin du voile

Question :

Parfois, j'ai très nettement l'impression de m'être déjà trouvé dans la situation que je suis en train de vivre. J'ai appris que cela arrive à d'autres aussi et qu'on appelle cela une sensation de « déjà vu ». Je me suis toujours demandé ce que c'était et s'il y avait un lien quelconque avec la méditation. Pouvez-vous m'aider à comprendre ?

Le phénomène qu'on appelle la sensation du « déjà vu » possède une réalité propre, parce que vous ne vivez pas pour la première fois. Vous avez traversé de nombreuses vies, connu de nombreuses morts. Et durant ces milliers de vies, il est, bien sûr, inévitable que vous passiez par les mêmes endroits un jour ou l'autre, que vous rencontriez des gens que vous avez déjà fréquentés, que vous voyiez un certain arbre et le reconnaissiez. Ce que vous ressentez est empreint de certitude immédiate, il n'y a aucun doute. Vous n'imaginez pas. Vous avez vu cette personne auparavant, ou bien c'est toute une situation que vous avez déjà vécue jusque dans ses détails.

C'est une sensation étrange, un peu vertigineuse. Cela montre à quel point les religions nées hors de l'Inde sont incomplètes ; elles sont incapables de rendre compte de la sensation de « déjà vu ». Sans

l'idée de la réincarnation, le « déjà vu » est inexplicable. Vous arrivez dans une ville et brusquement vous sentez que vous avez déjà été ici. Vous savez qu'en tournant à droite, vous atteindrez la rivière et qu'en tournant à gauche, vous tomberez sur la gare. Vous le faites et tout se déroule comme prévu : la rivière, la gare... Vous reconnaissez les arbres qui bordent la route, vous reconnaissez la rivière. Comme si vous aviez vu tout cela au cinéma ou en rêve.

Le « déjà vu » est un fragment de votre passé qui fait irruption dans votre présent. C'est une réalité. Ce sont des faits : le « déjà vu » et la mémoire des vies antérieures ont été attestés de très nombreuses fois. Il en résulte que la théorie de la réincarnation est plus qu'une hypothèse religieuse, c'est un fait scientifique. Un jour, lorsque la science aura moins d'œillères, elle le confirmera.

Le problème est que tout le progrès scientifique se fait en Occident, où l'on croit à la vie unique. Tout le monde en est persuadé, tout le monde est conditionné par ce préjugé. Mais le monde est plus petit de jour en jour. Tôt ou tard, la science moderne devra tenir compte de ce phénomène parce qu'il est essentiel pour la croissance humaine, pour la méditation, pour la transformation de la conscience. Si vous pouvez vous souvenir de vos vies antérieures, cela prouve qu'il y a une existence après la mort. Cette remémorisation des vies passées démontre aussi qu'après la mort, vous réapparaissiez sous une autre forme, sous un nom différent.

Le jour où ce sera scientifiquement établi — et je suis convaincu que ce jour viendra — la science laissera tomber l'idée juive, chrétienne et musulmane selon laquelle l'homme ne vit qu'une fois. C'est une idée assez idiote. Rien, dans l'existence, ne meurt jamais. Tout continue d'exister, seules les formes changent. Pourquoi en serait-il autrement de la vie ?

Lorsque les gens sauront clairement qu'ils ont traversé la vie humaine des milliers de fois (et c'est là l'utilité de la théorie de la réincarnation), ils seront saisi d'une immense fatigue, d'un ennui intense. Vous avez déjà fait tout cela des milliers de fois, sans en tirer le moindre enseignement, et vous revoici une fois de plus... Depuis

des milliers de vies, vous courez après le pouvoir, après la fortune — et vous le faites une fois de plus. Vous recommencez à zéro comme si vos expériences n'avaient jamais existé, comme si elles étaient effacées de votre mémoire. Lorsque la science étayera la théorie de la réincarnation, il vous sera moins facile de répéter les mêmes jeux frustrants. Vous les avez assez joués, il est temps de changer, d'élargir votre conscience. Il est temps de rompre le cercle vicieux qui vous fait courir, vie après vie, comme un rat dans une roue.

Jusqu'à présent, tout ce que vous avez fait est la conséquence de votre ignorance. Il est temps de mûrir et d'agir consciemment. Vous avez assez agi sans savoir ce que vous faisiez.

La roue de la réincarnation est le fruit de votre inconscience. Dès que vous prenez conscience, vous voyez l'ineptie de tout cela : à quoi donc a servi le succès si souvent obtenu ? La mort est chaque fois venue tout détruite, comme le vent et l'eau balayent un château de sable. Vous reconstruisez un château de sable — et il subit toujours et toujours le même sort.

Il est extrêmement important que la science cesse d'ignorer l'expérience que font des millions de personnes en Orient. Ce n'est pas une superstition. C'est un des mystères de la vie dont nous n'avons pas conscience. Mais lorsque la science fournira les moyens de se souvenir, un énorme changement s'opérera dans votre attitude, votre attention se portera ailleurs : vous vous occuperez de savoir comment sortir de la roue. Cette roue est votre esclavage et sortir de l'esclavage a toujours été l'unique désir des hommes et des femmes en quête de vérité et de liberté.

Lorsque vous avez compris que votre être peut subsister dans l'univers en dehors de toute forme, sans aucun corps, que vous pouvez être dénué de limites et être cependant présent, partout dans l'existence, tous vos efforts tendront vers cette formidable liberté. En Orient, cette expérience est appelée *moksha*, ce qui signifie liberté absolue. Pure conscience, sans plus aucune chaîne corporelle ou mentale, débarrassée de toute entrave et du carcan de la forme. Cette pure conscience possède une individualité, un centre invisible

qui sait : « Je suis ». Plus précisément : « Pour la première fois, j'existe dans mon essence véritable ».

Et quand il n'y a pas de forme, il n'y a pas de maladie. Quand il n'y a pas de forme, il n'y a pas de vieillesse, pas de mort. Une conscience sans forme est toujours fraîche, jeune, libre. Elle dispose de l'univers tout entier — un empire inimaginable.

On demandait un jour à Bouddha : « Vous répétez sans cesse que lorsqu'on devient totalement conscient, on ne renaît pas dans un corps et que toute l'existence devient notre royaume. Mais qu'arrive-t-il de tous ceux qui sont déjà éclairés ? Comment pourrais-je être le maître d'un univers déjà occupé par d'autres ? ».

Cette question, apparemment logique, est dépourvue de sens. Bouddha s'est mis à rire, ce qui était rarissime ; il n'a ri que trois ou quatre fois durant sa vie. « Je comprends votre raisonnement, a-t-il répondu. Voici ce que je puis vous dire. Je vais vous donner un exemple et non un contre-argument ».

« Si vous allumez une bougie dans une chambre obscure, l'obscurité disparaît. Si vous allumez une deuxième bougie, est-ce que sa lumière va entrer en conflit avec la lumière existante ? La lumière de la deuxième bougie remplira tout aussi bien la pièce. Allumez d'autres bougies, tant que vous voudrez. Chaque flamme restera individuelle mais pour ce qui est de sa lumière, elle disposera chaque fois de tout l'espace ».

Il n'y aura aucun partage, pas de division du genre : ici c'est mon territoire, là-bas c'est le tien. La lumière n'est pas une chose. Mille flammes peuvent répandre leur lumière dans une seule maison, sans le moindre conflit.

Bouddha avait raison. Réfuter l'argument était impossible mais l'exemple y répondait parfaitement. C'est exactement ce qui se passe : lorsque vous ne vous limiterez plus à une forme, vous vous étendrez à tout l'univers. Des millions d'êtres éclairés emplissent l'univers de leur lumière, de leur conscience. Au centre de chacun

d'eux existe une flamme individuelle mais leur radiation ne connaît aucune limite. Les lumières ne se heurtent pas, ce ne sont pas des objets. Un même espace peut être occupé par des lumières sans nombre, sans que cela ne suscite la moindre querelle. La conscience est lumière.

Rester éveillé

Rester éveillé

Question :

Pourquoi Jésus n'a-t-il rien dit de la réincarnation de l'âme ? C'est apparemment ce qui distingue les religions occidentales des religions orientales.

Jésus était parfaitement au courant de la réincarnation. On en trouve des traces tout au long des évangiles. L'autre jour, j'ai cité ces paroles de Jésus : « Je suis avant qu'Abraham n'était ». Et il dit : « Je reviendrai ». Il fait des centaines d'allusions discrètes à la réincarnation. Il n'ignorait rien. Il n'en parlait pas ouvertement pour une très bonne raison.

Jésus a séjourné en Inde. Il y a vu certaines conséquences de la théorie de la réincarnation. Cette théorie était enseignée depuis près de cinq mille ans. C'est plus qu'une théorie. C'est un enseignement fondé sur la vérité. L'homme traverse des milliers de vies. Mahavira l'a dit, Bouddha l'a dit, et Krishna, et Rama. Toutes les religions indiennes s'accordent sur ce point. C'est même le seul point qui ne suscite pas de controverses.

Pourquoi ne trouve-t-on pas d'enseignement explicite sur la réincarnation chez Jésus, chez Moïse, chez Mohammet — qui sont les

sources des trois religions nées hors de l'Inde ? Parce que Moïse savait. L'Egypte et l'Inde entretenaient des contacts permanents...

Il n'est pas impossible que l'Afrique ait jadis fait partie de l'Asie ; le continent africain se serait progressivement détaché. Ce qui expliquerait la foule de similitude qu'on trouve entre l'Inde et l'Egypte. Ce n'est pas un hasard que dans le sud de l'Inde, la population ait la peau noire. C'est une population négroïde. Son sang est partiellement nègre. Si l'Afrique a été attachée à l'Asie, les mélanges entre Aryens et Nègres n'ont pas dû manquer. Et le sud de l'Inde devint noire.

Moïse connaissait sans doute fort bien l'Inde. Au Cachemire, on affirme que Moïse et Jésus sont enterrés là. On peut voir leur tombe. Moïse et Jésus ont vu ce qui est arrivé en Inde à cause de la théorie de la réincarnation.

Cette théorie a rendu l'Inde très léthargique. On laisse venir. Même aujourd'hui, la notion de temps fait défaut en Inde. Tout le monde porte une montre au poignet mais personne ne tient compte de l'heure. Si on vous dit : « Je serai là à 5 h de l'après-midi », cela peut signifier n'importe quoi. Le visiteur arrivera à 4 h, ou à 6 h, ou il ne viendra pas du tout. Et personne ne se formalise. Ce n'est pas que votre visiteur ne respecte pas sa promesse ; non, c'est que personne n'attache d'importance au temps. Qui se soucie de l'heure lorsqu'on dispose de l'éternité ? Pourquoi se presser quand tant de vies nous attendent ? Allons à notre aise, on finit toujours par arriver un jour ou l'autre.

La théorie de la réincarnation a plongé l'Inde dans la léthargie, dans l'apathie. Elle l'a rendue inconsciente du temps. Elle a permis aux gens de tout ajourner. Et lorsque vous pouvez reporter les choses à demain, vous ne changerez pas aujourd'hui. Et demain n'arrive jamais. En Inde, on ne reporte pas seulement à demain — on reporte aussi à la vie suivante.

Moïse et Jésus ont séjourné en Inde et étaient au courant. Mohamet n'est jamais allé en Inde mais il savait. Il était fort proche de

l'Inde et un trafic constant reliait l'Inde au pays des Arabes. Le choix fut donc : « Il vaut mieux dire aux gens qu'ils ne vivent qu'une fois, que c'est leur seule chance — la première et la dernière. S'ils échouent, ce sera irrémédiable ». C'est une astuce pour créer une nostalgie lancinante, tellement intense que les gens peuvent évoluer facilement.

On peut se poser la question : Mahavira, Bouddha et Krishna n'étaient-ils pas conscients ? Ne savaient-ils pas que cette théorie de la réincarnation engendrerait la léthargie ? Leur méthode était différente. Chaque formule fait son temps. Après quelque temps (on ne peut pas appliquer indéfiniment la même méthode), les gens s'y habituent. Lorsque Bouddha, Mahavira et Krishna utilisaient le levier de la réincarnation, ils le faisaient d'un point de vue tout différent.

L'Inde était un pays prospère à l'époque. On la considérait comme le pays le plus riche du monde. Et dans un pays riche, le vrai problème, le plus grand problème, c'est l'ennui. C'est ce qu'on voit actuellement dans les pays riches de l'Occident. Aux Etats-Unis, l'ennui est devenu un problème préoccupant. Les gens s'ennuient tellement qu'ils aimeraient mourir.

Krishna, Mahavira et Bouddha ont exploité cette situation. Ils ont dit : « Ce n'est encore rien, l'ennui d'une seule vie. Mais imaginez que vous avez traversé d'innombrables vies, déjà, et que si vous n'y prenez garde, vous en connaîtrez bien d'autres. Vous vous ennuyerez encore et encore. Ce sera toujours la même chose, toujours la même roue de la naissance et de la mort ».

Ils décrivaient l'ennui sous des traits tellement accablants que les gens, déjà si las de leur vie présente, s'adonnaient corps et âme aux choses spirituelles. Il fallait se libérer de la vie et de la mort. Sortir de la roue, de ce cercle vicieux des morts et des renaissances. L'enseignement convenait bien à l'époque.

Puis l'Inde s'appauvrit. Et l'ennui disparut. L'homme pauvre ne s'ennuie jamais. L'ennui est un privilège de riche. Il faut être riche

pour se permettre de s'ennuyer. Le pauvre n'a pas le temps. Il travaille toute la journée et quand il rentre chez lui le soir, il est tellement fatigué qu'il va dormir. Il n'a pas besoin de divertissements : télévision, films, musique, art, musées. Il n'en a pas besoin et d'ailleurs il ne peut pas se les offrir. Son seul plaisir, c'est le sexe : un plaisir gratuitement offert par la nature. C'est pour cela que les pays pauvres procréent plus que les pays riches : le seul divertissement...

Lorsque la pauvreté s'installa en Inde, la théorie de la réincarnation devint une fuite, un espoir. La réincarnation cessa d'être une perspective d'ennui sans fin, elle devint un prétexte pour espérer et pour différer. « En cette vie-ci, je suis pauvre. Ce n'est pas trop grave, il me reste beaucoup d'autres vies. La prochaine fois, je m'efforcerai un peu plus et je serai moins pauvre. Mon épouse est insupportable. Mais ça ne durera qu'une vie, pourquoi changer. La prochaine fois, je ne ferai pas la même erreur. Je subis les conséquences de mes karmas passés. Cette fois-ci, je ne ferai rien de répréhensible afin que ma prochaine vie soit agréable... ». L'ajournement en tout.

Jésus a vu que la formule ne convenait plus, ne donnait plus de bons résultats. Les temps avaient changé. Jésus inventa une nouvelle astuce : on ne vit qu'une fois ; si vous voulez être religieux, si vous voulez méditer, si vous voulez devenir un sannyasin, faites-le tout de suite ; ne comptez pas sur demain. Demain n'arrivera peut-être jamais.

C'est pourquoi l'Occident est obsédé par le temps qui passe. Tout le monde est pressé. Cette hâte vient du christianisme. La formule a échoué, comme d'habitude. Aucune méthode ne peut fonctionner longtemps.

D'après ma propre expérience, une méthode n'est valable qu'aussi longtemps que le maître est vivant, parce qu'il est l'âme de son enseignement. C'est la façon dont il l'applique qui la rend utile. Lorsque le maître a disparu, la méthode n'est plus valable et les gens commencent à interpréter.

En Occident, la méthode de Jésus a complètement échoué. C'est

devenu une source de problèmes. Les gens sont agités, pressés, tendus, anxieux, parce qu'ils « ne vivent qu'une fois ». Jésus enseignait : vous n'avez qu'une vie, pensez à Dieu. Mais que s'est-il passé ? Puisqu'on ne vit qu'une fois, ne perdons pas une minute, buvons, mangeons, jouissons le plus possible et le plus vite possible. Après, il n'y a plus rien.

Profitez au maximum de tout. Pressez le citron jusqu'à la dernière goutte. Qu'importe ce qui arrivera lors du Jugement Dernier. Qui sait s'il y aura un Jugement Dernier ?

Une telle gloutonnerie ! La vitesse est devenue une manie — plus vite, ne pas perdre une seconde ! Personne ne se demande où nous allons. Il suffit d'y aller et le plus vite possible. Toujours plus vite.

Tout cela vient de la méthode. C'était bon pour l'époque de Jésus. Il répétait et répétait encore : « Prenez garde ! Le jour du Jugement Dernier est proche. Vous assisterez à la fin du monde en cette vie et il n'y a pas d'autre vie. Si vous échouez, vous serez jetés en enfer et y resterez pour toute l'éternité ». Il créait un climat psychologique, sans plus. C'était efficace et c'est resté efficace pendant quelque temps après sa mort, grâce aux disciples qui portaient une part du climat de Jésus en eux, un reste de son aura. Mais finalement, le résultat est à l'opposé de ce que Jésus escomptait.

Voici la civilisation la *plus* superficielle, la plus « mondaine » que le monde ait jamais connue. Or, la notion d'une vie unique devait rendre les gens attentifs, lucides, conscients de la nécessité de chercher Dieu, de le chercher au point d'abandonner tous les autres désirs, toutes les autres préoccupations. Leur vie tout entière devait être une quête centrée sur Dieu. C'était là l'idée maîtresse sur laquelle s'appuyait la méthode de Jésus. Mais le résultat est que les gens sont devenus totalement matérialistes : puisqu'on n'a qu'une vie, il faut en tirer tout ce qu'elle peut donner. Jouir tout de suite, ne rien reporter à demain.

La méthode indienne a échoué : les gens sont devenus apathiques. Elle était efficace du temps de Bouddha. Il a créé un des plus grands

mouvements de l'histoire humaine. Des milliers de gens ont renoncé à leur mode de vie pour devenir sannyasin. Cela veut dire qu'ils ont consacré toute leur énergie à chercher la vérité. Bouddha avait inculqué la notion d'un ennui incommensurable promis à ceux qui échoueraient.

Puis arriva le contraire. Ce sera toujours ainsi. Les maîtres seront toujours, nécessairement, mal compris. Et les gens sont si rusés, si malins, qu'ils trouvent toujours un moyen pour faire dérailler une méthode.

Jésus savait pertinemment bien que la vie est éternelle. La réincarnation est un fait d'expérience. Il y fait allusion de diverses façons, il en a peut-être parlé ouvertement à ses disciples les plus proches. Mais il n'a pas informé les masses : pour la bonne raison qu'il a vu ce qui était arrivé en Inde — l'échec. Il fallait inventer autre chose.

Je crée beaucoup de méthodes parce que les autres ont raté. Je sais très bien que mes méthodes ne fonctionneront plus lorsque je ne serai plus là. C'est inévitable. Toutes les méthodes échouent. Je ne suis pas fou au point d'imaginer que j'invente des formules éternelles. Lorsque j'aurai disparu, vous commencerez à défigurer mon enseignement. C'est naturel, on ne peut rien y faire et il est inutile de le regretter.

Vous qui êtes là en ce moment, soyez attentifs, je vous en prie, et utilisez mes méthodes le plus profondément possible. Aussi longtemps que je serai là, elles fonctionneront bien. Entre *mes* mains, elles peuvent offrir de magnifiques occasions de transformation intérieure. Quand je serai parti, ces mêmes méthodes deviendront la spécialité d'érudits et d'intellectuels. Et la même vieille histoire se répétera.

Prenez garde, soyez attentifs, ne gaspillez pas votre temps.

Le droit de mourir

Généralement, les gens s'imaginent que le temps de la retraite sera un temps de repos, de détente, de joie. Mais lorsqu'arrive ce qu'on appelle le troisième âge, ils constatent qu'ils ne peuvent ni se reposer, ni se détendre. Ils ont trop longtemps vécu sous le signe de l'agitation, de l'anxiété, de la tension. Comment la mise à la retraite pourrait-elle brusquement faire basculer des habitudes enracinées depuis parfois soixante ans ?

Et la vieillesse est de plus en plus longue. En Europe, il n'est pas très rare d'atteindre l'âge de 80, de 90 ou même de 100 ou de 120 ans. En Union Soviétique, au Caucase plus particulièrement, des milliers de personnes ont plus de 150 ans. Quelques-unes ont 180 ans. Ces gens travaillent toujours dans les champs, dans les vignobles, dans les jardins. Ils veulent travailler ; on ne peut pas mettre un homme à la retraite à 60 ans quand il va vivre jusqu'à 180 ans. Il n'a passé qu'un tiers de sa vie ; les deux autres tiers ne peuvent être oisifs. Il faut une occupation.

Mais le travail sera de plus en plus confié aux machines, qui fonctionnent mieux, plus efficacement, plus rapidement que l'homme. Une seule machine pourra remplacer mille travailleurs. Un seul ordinateur suffira pour abattre le travail de 10 000 per-

sonnes. Quel sera le sort de tout ce monde ? Ces gens préféreront mourir.

Partout, dans le monde industrialisé, existent des mouvements de personnes âgées qui réclament le droit de mettre fin à leurs jours. On ne peut pas dire qu'elles ont tort. Ces gens disent : « Nous avons assez vécu. Traîner encore sur terre devient une torture inutile. Nous voulons nous reposer dans la tombe. Nous avons tout vu, tout vécu. Il n'y a plus rien que nous puissions espérer ou désirer ou dont nous pourrions rêver. Les jours à venir sont vides, cela nous effraie, il vaut mieux partir ».

D'où le mouvement de l'euthanasie. Je l'approuve. Dans chaque hôpital, les autorités devraient prévoir des installations destinées aux personnes qui veulent mourir. On pourrait le cas échéant instaurer certaines limites. Au-delà de l'âge de 80 ans, par exemple, toute personne souhaitant mourir disposerait d'un cadre agréable, à l'hôpital, où elle pourrait se reposer, recevoir ses amis et inviter ses anciens collègues, écouter de la musique de son choix ou encore lire des romans ou des poèmes, voir de bons films — parce qu'elle serait en train de passer le dernier mois de sa vie.

Pourquoi accabler les gens ? Qu'on leur donne une injection pour les endormir de plus en plus profondément, jusqu'à la dose fatale. Je suis absolument convaincu que les gouvernements et le monde médical en arriveront là, parce qu'il est tellement humain de souhaiter prendre congé de la vie lorsqu'elle a atteint son terme — les enfants eux-mêmes vieillissent déjà et sont proches de l'âge de la retraite... Le temps est venu.

Vous n'êtes pas libres de naître mais vous pourriez avoir le droit de mourir, de choisir la date et l'heure. La liberté de mourir à sa guise devrait figurer parmi les droits fondamentaux de l'homme.

La célébration triomphe de la mort

La mort est au service de la vie. La vie ne meurt jamais. Mais dans votre ignorance, vous continuez d'agir sans vraiment savoir pourquoi. Vous bougez parce que tout le monde bouge, mais vous ignorez la raison de cette agitation, vous n'en connaissez pas le but. Vous continuez de vivre parce que tout le monde s'accroche à la vie, mais dans une totale inconscience.

Pourquoi ? Pourquoi vous lever le matin, pourquoi continuer de respirer ? Tout votre passé illustre la futilité de tout cela et vous savez pertinemment bien que vous ne ferez que vous répéter jusqu'à la fin de vos jours... Sauf si, par chance, votre route croise celle d'un être éveillé. Mais au fil des siècles, le nombre de personnes éveillées s'est tellement amenuisé qu'il est fort peu probable que vous en rencontriez un.

Et cependant, seul un être éveillé peut vous éveiller, vous secouer, vous rendre un tantinet conscient de ce que vous faites, vous faire comprendre que ceci n'est pas vivre ; ce n'est qu'une mort lente accomplie au terme de 70 ou de 75 ans. Vous mourez à chaque instant, chaque jour. Les foules de ce monde ne connaissent rien d'autre : une mort lente. Les êtres éveillés qui connaissent l'immense vague de fond qu'est la vie sont extrêmement rares.

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

Voyez votre vie. Pourquoi faites-vous tout ce que vous faites? Pourquoi achetez-vous tant d'objets? Comment passez-vous votre vie? Vous n'en savez rien. Vous êtes un somnambule. Tout le monde vous trompe: le politicien, le prêtre... Mais vous êtes tellement inconscient que tout vous semble normal. Seul l'être conscient ne peut pas être exploité. Seul un tel être éveillé vit réellement. Et ceux qui vivent vraiment meurent paisiblement, silencieusement, le visage souriant. Pour ceux qui meurent ainsi, la mort n'existe pas. Dans les tréfonds de leur conscience, ils savent que le corps est abandonné — rien de plus. La vie a toujours existé et se poursuivra sans fin.

Apprenez l'Art lorsqu'il est encore temps

Vous êtes triste ? Chantez, priez, dansez. Faites n'importe quoi, mais faites-le et peu à peu, le métal ordinaire sera transmuté en métal noble, en or. La vie de ceux qui ont découvert la clé n'est plus jamais la même. Ils peuvent ouvrir toutes les portes. Et cette clé magique, c'est : *fêter, célébrer tout*.

Il était une fois trois mystiques chinois dont personne ne connaissait le nom. On les appelait « les saints rieurs » parce qu'ils ne faisaient rien d'autre que rire. Ils allaient de ville en village en riant. Ils se postaient sur les marchés, le ventre secoué par les rires. Un cercle se formait autour d'eux, les commerçants fermaient boutique, les acheteurs se faisaient badauds.

Ces trois hommes étaient beaux, avec leur rire et leur ventre vivant. C'était vraiment contagieux. Les rires fusaient de toute part et finalement, le marché tout entier retentissait de rires : il avait acquis une qualité nouvelle.

Lorsqu'on demandait aux trois hommes : « Parlez-nous », ils répondaient : « Nous n'avons rien de particulier à dire. Nous rions et modifions la qualité, c'est tout ». Avant leur arrivée, le marché était un endroit pesant où régnait la chasse à l'argent. Et voilà que ces

trois fous avaient transformé la qualité du marché par leurs rires. Il n'y avait plus ni marchand ni client. Plus personne ne songeait aux affaires. Les gens dansaient et riaient autour de ces trois vagabonds. Pendant un bref instant, un monde nouveau s'entrouvrait.

Un jour, un des trois amis mourut. Les villageois se rassemblèrent : « A présent, on verra bien s'ils vont rire. Leur ami est mort ; ils vont pleurer ». Leur surprise fut grande : les vagabonds dansaient, riaient, célébraient le décès de leur ami. Les villageois étaient choqués : « Vous exagérez. Quelles manières ! Un homme est mort et vous osez rire et danser ! ».

« Vous ne comprenez pas, firent les deux compères. On s'est toujours demandé lequel d'entre nous partirait le premier. C'est lui qui a gagné, nous avons perdu. Durant toute notre vie, nous avons bien ri ensemble. Que faire d'autre pour lui dire adieu ? Il faut rire, se réjouir, célébrer. C'est le seul adieu possible pour un homme qui a ri toute sa vie. Si nous ne rions pas, c'est lui qui rira de plus belle : "Pauvres imbéciles ! Vous voilà donc de nouveau piégés ?". Nous ne le voyons pas comme un mort. Comment le rire peut-il mourir, comment la vie peut-elle cesser ? ».

Le rire est éternel, la vie est éternelle, la fête continue. Les acteurs changent mais la pièce continue. Les vagues changent mais l'océan dure. Vous riez, vous changez et quelqu'un d'autre rit — mais le rire déferle sans cesse. Vous fêtez, quelqu'un d'autre fête, mais la célébration se poursuit. L'existence est sans cassures, elle est un continuum. Pas la moindre rupture. Mais les villageois ne comprenaient pas et, ce jour-là, ils furent incapables de rire.

Vint le moment de la crémation. Les villageois décidèrent de baigner le défunt selon les rites. Mais le refus des deux amis fut net : « Notre camarade a dit : je ne veux pas de rites, ni qu'on change mes vêtements, ni qu'on me lave ; mettez-moi tel quel sur le bûcher. Nous devons suivre ses instructions ».

Ce fut un bel événement. Le vieil homme avait préparé sa dernière surprise. Il avait caché quantité de feux d'artifices dans ses vête-

ments et lorsqu'on alluma le bûcher, ce fut un immense festival de lumières. Le village éclata de rire et se mit à danser avec les deux saints rieurs. Ce n'étaient pas des funérailles, c'était une vie nouvelle.

La mort n'est pas une mort : elle ouvre une porte, c'est un nouveau début. La vie est sans fin, il y a toujours un nouveau début, une résurrection.

Si vous transmuezt votre tristesse en célébration, vous serez capables de faire de votre mort une résurrection. Apprenez cet art alors qu'il est encore temps. Ne permettez pas que la mort vous surprenne avant que vous n'ayez acquis le pouvoir alchimique de transmuter le métal ordinaire en métal noble. Si vous pouvez fêter inconditionnellement, vous pourrez rire en mourant, fêter et partir heureux. La mort ne pourra vous affecter. C'est vous qui aurez triomphé de la mort. Commencez, essayez. Vous n'avez rien à perdre.

Eveillez-vous et chantez

Question :

Comment se détendre lorsque la mort ne laisse plus aucun doute ?

D'abord, on ne peut se détendre *que lorsque* la mort est certaine. La relaxation est difficile quand les choses sont incertaines. Quand vous savez que c'est votre dernier jour, l'appréhension de la mort s'évanouit. Pourquoi encore perdre votre temps ? Il vous reste une journée : vous allez la vivre intensément, pleinement.

Voici ce qui arriva. Se sentant malade, un homme consulta son médecin et s'entendit dire ceci : « Il ne vous reste que 6 mois à vivre, pas un jour de plus. Si vous avez quelque chose à terminer, faites-le. Si vous voulez encore entreprendre quelque chose, ne tardez pas ».

C'était un homme riche. Il avait toujours rêvé de faire le tour du monde et de voir toutes les merveilles qu'il y a à voir. Mais les problèmes à résoudre s'étaient succédés sans interruption et il avait sans cesse ajourné son voyage. Aujourd'hui, il n'y avait plus de temps à perdre. Il se fit faire de beaux habits et étonna son entourage qui ne lui connaissait pas des goûts aussi extravagants. Il se fit servir des plats raffinés, acheta la plus belle demeure de la ville et liquida toutes ses entreprises. Pourquoi les garder ? Il était bien assez riche pour vivre royalement pendant six mois.

Il voyagea, ne se priva de rien, vit tout ce qu'il souhaitait voir et rencontra un maximum de gens merveilleux. Il oublia de mourir. Lorsqu'il rentra chez lui, le délai de six mois était largement dépassé. Son médecin, qu'il allait voir pour le remercier, ne put cacher sa curiosité: « Vous êtes toujours vivant? Comment avez-vous fait? Ce n'est pas possible, avec cette maladie dont vous souffrez! »

« Quand j'ai su que c'était la fin, répondit l'homme, la mort a cessé de me tracasser. La situation était claire et nette et la fin connue. Fort de cette certitude, j'ai décidé d'utiliser les six derniers mois qui me restaient pour faire exactement ce qui me plaisait. Et j'ai tout bonnement oublié de mourir! »

Le médecin l'examina: plus la moindre trace de maladie. Six mois de détente et de gaieté avaient tout effacé.

La certitude de la mort est une des plus grandes chances qu'on puisse avoir. Or, jamais auparavant l'humanité n'a été aussi sûre de mourir. Pourquoi continuer de fabriquer des armes? Les gens devraient chanter et danser. Le temps est trop court pour encore se quereller entre voisins. Les gens devraient faire une croix sur toutes leurs différences de religion, de communisme, de socialisme, de fascisme. Tout ça, c'est bon pour les époques où l'on a du temps à perdre. Aujourd'hui, il reste trop peu de temps pour le gaspiller à être chrétien, hindou, musulman.

La certitude d'une mort globale imminente peut déclencher une mutation. Peut-être serons-nous comme cet homme et cesserons-nous de découper le monde en nations, en religions, en groupes hostiles. Peut-être pourrons-nous pour la première fois jouir ensemble de cette belle planète.

La mort ne peut rien contre les gens qui vivent intensément, totalement. Lorsqu'elle est là, la mort est reçue à bras ouverts. Après une vie bien vécue, la mort est un soulagement. Un repos. La mort vient alors comme une amie, comme la nuit après une journée de travail, comme une détente, un sommeil profond. La mort n'a plus rien d'affreux; rien n'est plus innocent que la mort.

La peur de la mort signifie qu'il reste des recoins inexplorés dans votre vie. Cette peur est donc très révélatrice et utile : elle montre que votre danse est incomplète, qu'il est urgent d'apprendre à brûler la chandelle par les deux bouts.

Dancez tellement vite que le danseur disparaît ; qu'il ne subsiste que la danse.

Alors, aucune peur ne peut vous saisir.

Si vous êtes totalement dans l'instant présent, qu'importe demain ? Jésus demandait à Dieu : « Donne-moi mon pain quotidien. » Il ne demandait pas plus que le pain du jour même. Vous devez apprendre que chaque moment est une plénitude.

La crainte de devoir tout abandonner montre que vous ne vivez pas pleinement ici et maintenant. Sinon, il n'y aurait ni temps, ni mental, ni espace.

Si je vous rappelle sans arrêt que le monde entier risque d'être anéanti, c'est pour vous aider à vivre intensément le moment présent — il n'y aura peut-être pas de lendemain.

Vous assistez à une phase très particulière de l'histoire de l'humanité. Les gens ont toujours eu le temps d'ajourner. Vous pas. Votre situation est unique. Profitez-en, pas pour vous lamenter, cela ne sert à rien. Profitez-en pour vivre profondément, de sorte que dix années de vie en vaudront cent.

Un homme demanda un jour à un marchand : « Mais quel âge avez-vous ? »

Il répondit : « 360 ans. »

N'en croyant pas ses oreilles, l'homme dit : « J'ai sans doute mal entendu, pouvez-vous répéter ? »

« 360 ans ! », cria le marchand.

« Excusez-moi, fit l'homme, mais c'est invraisemblable. Vous paraissiez avoir 60 ans, tout au plus. »

« C'est exact, dit le marchand. D'après le calendrier, j'ai 60 ans. Mais en ce qui concerne ma vie, j'ai vécu six fois plus que n'importe qui. En 60 ans, j'ai vécu 360 ans. »

C'est une question d'intensité.

Il y a deux manières de vivre. L'une est celle du buffle — la manière laborieuse. Le buffle vit à l'horizontale. L'autre est celle du Bouddha — la manière verticale. Bouddha vit en hauteur, en profondeur. Alors, chaque instant peut être une éternité. Et aussi longtemps que vous n'avez pas appris tout l'art de transformer chaque instant en éternité, vous n'avez pas été avec moi — vous avez raté.

Que le monde disparaisse ou pas n'est pas de mon ressort. Mais je continuerai de proclamer sa destruction imminente pour vous bousculer. Ne perdez pas votre temps à des broutilles : vivez, chantez, dansez, aimez avec une générosité sans arrière-pensée. La peur vous quittera, ce qui arrivera demain ne vous tracassera pas. Chaque jour se suffit à lui-même. Bien vécu, chaque jour apporte une telle plénitude qu'il n'y a pas de place pour penser à autre chose. La journée mal vécue, par contre, est une pépinière de soucis et d'angoisses.

Je ne suis pas le seul à parler de la fin du monde. Si la situation mondiale va dans le sens de ce que je dis, c'est pure coïncidence. Il y a 2000 ans, Jésus disait la même chose et avant lui, Bouddha.

C'est un vieux truc pour vous secouer. Vous ne quittez la maison que lorsqu'elle est en feu. Jésus et Bouddha utilisaient cette formule mais le contexte ne les aidait guère.

Aujourd'hui, ce n'est plus *uniquement* une méthode. Pour la première fois, le monde est vraiment capable de commettre un suicide collectif.

Vivez, aimez, faites que chaque instant soit une extase profonde.

ÉVEILLEZ-VOUS ET CHANTEZ

Toutes les peurs disparaîtront. Si tous les hommes m'écoutent, le monde ne sera peut-être pas détruit. Peut-être pourra-t-il continuer. Le vieil homme pourrait mourir et un être humain totalement différent — aux valeurs nouvelles — pourrait voir le jour et lui succéder...

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	7
-------------------	---

CHAPITRE 1 LA MORT EST LA SEULE CERTITUDE QUE NOUS AYONS DANS LA VIE

Arrête la roue !.....	11
Sacrifier le présent pour un avenir fictif	17
Une porte vers le divin.....	19
Le mythe de la mortalité	23

CHAPITRE 2 LES SAUVEURS SONT VOTRE MORT

Les pseudo-religions : peur de la mort et peur de la vie.....	29
L'Orient a le levain, l'Occident a le pétrain.....	31
La racine de toutes les peurs.....	35
Une exploitation aisée.....	41
Il ne faut pas mythifier la vie	43

CHAPITRE 3 OBSERVE ET TU SAURAS

Pourquoi t'accrocher ? Chante, tout simplement !.....	47
La vie est prélude, la mort est orgasme.....	53

CHAPITRE 4 EN ROUTE VERS LE CENTRE DE VOTRE ÊTRE

La méditation : la voie vers l'au-delà.....	65
Connaître la mort sans mourir	73
L'œil du cyclone	75
Une clé magique ancienne	79
Une conscience impeccable est une source inépuisable de joie	85
Le Bardo tibétain	89
Le prince transcendant	93
La belle sans la bête	101

CHAPITRE 5 JOUISSEZ TOTALEMENT ! UNE VUE DEPUIS LES CIMES ENSOLEILLÉES

Des ténèbres vers la lumière	105
La réalité immortelle	109
Cherchez jusqu'à votre dernier souffle.....	111
Soulevez un coin du voile	113
Restez éveillé.....	119
Le droit de mourir.....	125
La célébration triomphe de la mort	127
Apprenez l'Art lorsqu'il est encore temps.....	129
Éveillez-vous et chantez	133

Achevé d'imprimer en juin 1994
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
61250 Lonrai
N° d'imprimeur : 14-1266
Dépôt légal : juin 1994

LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

Osho Rajneesh



Nous avons peur de mourir. Nous avons peur de vivre. Et le bonheur nous semble inaccessible... Pourquoi ? Parce que *« l'Occident est pétri d'idées extrêmement fausses et il en résulte une telle tension que les gens ne sont plus jamais à l'aise... »*

Le plus nocif de ces mythes, est l'idée que nous ne vivons qu'une seule fois. Elle découle de notre identification au corps et engendre la grande peur, la seule peur, dont toutes les autres ne sont que les échos : la peur de la mort. *« Sachez, dit Osho Rajneesh, que vous êtes un être immortel. Pour le moment, vous ne le savez pas ; mais vous pouvez accepter l'idée comme hypothèse – n'en faites pas une croyance –, acceptez l'idée comme hypothèse de travail... Si vous faites l'expérience (de la mort avant de mourir), l'hypothèse se transforme en connaissance ».*

Alors, vous accueillerez la Mort comme une amie, vous saurez qu'elle vous ouvre une porte. Et la vie vous apparaîtra enfin dans toute sa splendeur.

ISBN 2-907554-01-8



Editions Le Voyage Intérieur